

HISTOIRES FORESTIÈRES DU QUÉBEC



***Wood Rush*, la ruée vers le bois
Notoriété publique du *Columbo*, 1806**

**La famille Joly de Lotbinière
et sa forêt seigneuriale,
visionnaire d'une foresterie durable**

**Coopérants québécois : un regard lucide
et sensible sur l'Afrique et les biomes
forestiers du monde en bande dessinée**

Printemps-Été 2025
Vol. 17, n° 1

MERCI !

À NOS PARTENAIRES

Ressources naturelles
et Forêts

Québec



UNIVERSITÉ
LAVAL

À NOS MEMBRES VAN BRUYSSSEL



Bureau de promotion des
produits du bois du Québec
(QWEB)



Société de gestion d'actifs forestiers



ASSOCIATION DES CONSULTANTS
EN FORESTIERIE DU QUÉBEC



Conseil de
l'industrie
forestière
du Québec



HÉRITAGE FAUNE
La fondation de la Fédération québécoise
des chasseurs et pêcheurs



ISO 9001

LE GROUPE
DESFOR



Jean-Claude Mercier



Ordre
des ingénieurs
forestiers
du Québec



Fédération québécoise
des coopératives forestières



REXFORÊT



GROUPE
DDM



Louis Campeau



Fédération des
producteurs
forestiers
du Québec



Matériaux
Blanchet

CHANTIERS
CHIBOUGAMAU



Pierre Cormier



Association des
Grands Propriétaires
Forestiers du Québec

imaginemj
AGENCE DE COMMUNICATION



Pierre J.H. Richard

FORMABOIS

Domtar

LEBEL

GROUPEMENTS
FORESTIERS
QUÉBEC

À NOS MEMBRES BIENFAITEURS

DGR
CONSULTANTS FORESTIERS

GSF



Réjean Bergevin

CERFO
Centre d'enseignement et de recherche
en foresterie de Sainte-Foy inc.

Sommaire

Vol. 17, n° 1, Printemps-Été 2025

Mot de la Ministre	5
Repenser la forêt de demain Par Maité Blanchette Vézina, MRNF	
Mot de l'éditeur et président de la SHFQ	7
De nouvelles fenêtres fascinantes sur l'évolution de la foresterie au Québec et dans le monde Par Pierre Mathieu, SHFQ	
Devoir de mémoire	9
Bref regard sur notre collection de revues d'histoires forestières du Québec Par Patrick Blanchet et François Rouleau, SHFQ (2015)	
Vies d'Afrique: l'odyssée forestière et humaine de Michel Laverdière	13
Par Laurence David, SHFQ	
Chronique culture et patrimoine	19
<i>Wood Rush</i> , la ruée vers le bois Notoriété publique du <i>Columbo</i> , 1806 Par Isabelle Regout et Alexandre Pampalon, Maison des Cageux du fleuve Saint-Laurent	
John Rudolphus Booth, baron du bois	26
Par Louis Campeau avec la collaboration de Laurence David, SHFQ	
Suggestion de lecture	31
<i>La majestueuse histoire du nom des arbres</i> Par Lucie Caron, SHFQ	
La marquise des moulins à papier	35
Par Jean-Paul Gilbert avec la collaboration de François Rouleau, SHFQ	
La famille Joly de Lotbinière et sa forêt seigneuriale, visionnaire d'une foresterie durable	37
Par Louis Bélanger, Ami.e.s de la Forêt de la Seigneurie de Lotbinière	
Chronique culinaire	47
Xavier « le cook » Allard, cuisinier Par Mireille Allard, fille de Xavier Allard	
À la rencontre de Jacques Poirier: des forêts du monde à l'univers d'Hergé	50
Par Laurence David, SHFQ	

Rédactrice en chef
Phyllis Leclerc

Stagiaire
Laurence David

Collaborateurs à ce numéro
Mireille Allard
Louis Bélanger
Patrick Blanchet
Maité Blanchette Vézina
Louis Campeau
Lucie Caron
Laurence David
Jean-Paul Gilbert
Pierre Mathieu
Alexandre Pampalon
Isabelle Regout
François Rouleau

Graphiste
Marie-Josée Houde, ImagineMJ

Comité de rédaction
Véronique Coudé, coordonnatrice
Phyllis Leclerc, rédactrice en chef
Guy Lessard, administrateur
Pierre Mathieu, président
Isabelle Regout, administratrice
Gérard Szaraz, administrateur

Relecteurs
Véronique Coudé
Rick Henderson
Michel Huot
Guy Lessard
Gérard Szaraz

Illustration de la page couverture
Œuvre de Cyrus Cuneo (1879-1916), publiée le 15 mars 1913 dans le journal britannique *The Illustrated London News* sous le titre « A most romantic industry: "Joseph Voyageur" at work » (page 345), qui met en lumière un train de bois de l'Outaouais. Colorisation photographique (2025). Cette illustration est une gracieuseté de la Maison des Cageux du fleuve Saint-Laurent, collection n° RES-C00391.

Note aux lecteurs
Les textes, opinions, avis, renseignements et informations publiés dans la revue sont sous la responsabilité de leurs autrices et auteurs et n'engagent aucunement la Société d'histoire forestière du Québec.

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives nationales du Canada
ISSN 1918-1760

Bienvenue dans l'univers de la forêt québécoise!

#Laforêdemystifiée

La forêt vous intéresse?

Vous vous questionnez sur l'aménagement forestier et les diverses utilisations du bois?

Trouvez réponse à vos questions en visitant :

Québec.ca/foretdemystifiee

Votre
gouvernement

Québec

3^e édition revue et augmentée

La Petite flore forestière du Québec renouvelée!

Disponible en version papier et ePUB, ce guide terrain, vulgarisé et richement illustré, constitue une référence incontournable pour les praticiens et les amateurs des écosystèmes forestiers.



PETITE
FLORE
FORESTIÈRE
DU QUÉBEC

3^e édition revue et augmentée



LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC

Québec

publicationsduquebec.gouv.qc.ca



Repenser la forêt de demain

Ancrée dans l’imaginaire collectif des Québécoises et des Québécois, la forêt a souvent été appelée à s’adapter aux enjeux de son temps. Dans le contexte géopolitique et économique actuel, marqué par l’incertitude autour des tarifs américains et le conflit du bois d’œuvre, il est plus que jamais nécessaire de soutenir la filière forestière du Québec et de protéger les communautés vivant de la forêt.

Pour permettre à celle-ci de continuer à faire vivre nos régions et d’être une grande source de fierté pour nous tous, j’ai présenté, le 23 avril 2025, à l’Assemblée nationale, le projet de loi visant principalement à moderniser le régime forestier.

Ce projet de loi ambitieux vise à nous doter d’un régime forestier plus souple, plus agile et offrant plus de prévisibilité, à tous les usagers et usagères de la forêt, qui permettra à la fois de protéger les emplois dans nos régions et de rendre les forêts plus productives et résilientes face aux changements climatiques. Il tient compte d’un grand nombre d’enjeux entourant l’aménagement durable et la mise en valeur de nos forêts tout en continuant à miser sur la biodiversité et la durabilité.

Nous franchissons ainsi un nouveau pas vers une gestion forestière mieux adaptée aux particularités locales et régionales pour faire face aux défis de l’avenir. Nous pourrons ainsi préserver les ressources et les bénéfices économiques, écologiques et sociaux que procurent nos forêts à court, à moyen et à long terme.

Que l’on songe à la production forestière, à la production acéricole, à la chasse et à la pêche ou au tourisme de plein air, la forêt et le secteur forestier continuent d’apporter de nombreuses retombées positives au Québec et à sa population.

Les Québécoises et les Québécois aiment leur forêt et souhaitent qu’elle demeure saine pour que les générations d’aujourd’hui et de demain puissent profiter de ses nombreux bienfaits.

L’histoire forestière se vit aujourd’hui, et c’est ensemble que nous continuons de l’écrire!



Maité Blanchette Vézina

Ministre des Ressources naturelles et des Forêts
Ministre responsable de la région du Bas-Saint-Laurent
et de la région de la Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine

CHASSEURS  PÊCHEURS

DEVENEZ MEMBRE

FEDECP.COM 

JOIGNEZ VOTRE VOIX À CELLE DES CHASSEURS
ET PÊCHEURS ET PROFITEZ D'AVANTAGES EXCLUSIFS.




Fédération québécoise
des chasseurs et pêcheurs




REXFORÊT

**REXFORÊT,
UN PARTENAIRE INDISPENSABLE,
POUR DES FORÊTS DURABLES!**

REXFORET.COM





MOT DE L'ÉDITEUR ET PRÉSIDENT DE LA SHFQ

DE NOUVELLES FENÊTRES FASCINANTES SUR L'ÉVOLUTION DE LA FORESTERIE AU QUÉBEC ET DANS LE MONDE

Chers membres et passionnés d'histoire forestière,

Chaque parution de notre revue est une invitation à voyager à travers l'espace et le temps. Une promenade en forêt, certes, mais aussi à travers les récits de celles et ceux qui ont habité, façonné ou raconté le territoire québécois... et bien au-delà. Ce numéro est particulièrement riche en voix, en perspectives et en mémoire.

Pour commencer ce numéro, un article tourné vers nos propres racines éditoriales. Le texte sur l'histoire des revues forestières retrace un siècle de publications spécialisées: de *La Vie forestière et rurale* à *Forêt Conservation*, en passant par *La Forêt québécoise*, ces revues ont porté la parole de pionniers comme Avila Bédard et Omer Lussier. Elles ont joué un rôle crucial dans la vulgarisation, la sensibilisation et l'éducation forestière en français, tout en structurant une véritable culture forestière québécoise.

Avec *Vies d'Afrique*, nous vous offrons un texte vibrant sur le parcours de Michel Laverdière, forestier de métier et homme de terrain, qui a passé près de trente ans sur le continent africain. À travers ses souvenirs empreints d'humanité, de rigueur et d'émerveillement, Laverdière nous livre un récit à hauteur d'homme, où la foresterie côtoie les questions sociales, culturelles et écologiques.

Notre regard se tourne ensuite vers le patrimoine immatériel avec *Wood Rush*, la chronique « Culture et patrimoine » retrace la descente historique du premier train de bois équarri dirigé par Philemon Wright, en 1806, le *Columbo*. Ce moment fondateur de l'industrie du bois d'œuvre marque les débuts du commerce transatlantique du bois canadien.

Dans un tout autre registre, nous revisitons le parcours de John R. Booth, figure industrielle majeure de l'Outaouais. Son empire forestier, ses ambitions économiques et les transformations majeures qu'il a entraînées dans la région sont ici racontés. Ce texte permet de mieux comprendre les mutations industrielles qui ont façonné nos paysages forestiers et économiques au tournant du XX^e siècle.

En guise de clin d'œil étymologique, notre « Suggestion de lecture » s'amuse à retracer l'origine des noms des arbres qui peuplent notre territoire. Chêne, épinette, hêtre, merisier: autant de mots qui, au-delà de leur racine linguistique, révèlent une histoire culturelle, une symbolique, un imaginaire collectif façonné par les langues et les époques.

À Portneuf, une autre histoire émerge: celle de Clara Symes, devenue la marquise de Bassano. Héritière d'un empire papetier, elle incarne un pan méconnu de notre histoire forestière, mêlant noblesse, industrie et philanthropie.

Le volet familial et écologique est à l'honneur avec un hommage à la famille Joly de Lotbinière, pionnière d'une foresterie durable bien avant l'heure. Leur gestion de la forêt seigneuriale, inspirée d'un profond respect du milieu et d'un souci du renouvellement naturel, illustre une approche précurseuse de ce que nous appelons aujourd'hui l'aménagement écosystémique.

Dans un registre plus personnel et humain, la « Chronique culinaire », consacrée à Xavier Allard, cuisinier forestier, nous ramène au quotidien des hommes de chantier. Rédigé par sa fille, ce témoignage plein de tendresse évoque la vie d'un homme humble, chaleureux et indispensable à la vie forestière, dont les recettes et les anecdotes réchauffaient les camps autant que les estomacs.

Enfin, nous terminons avec un résumé de l'étonnante conférence de Jacques Poirier, ancien président de l'Ordre des ingénieurs forestiers du Québec. Dans *Tintin et les forêts du monde*, il analyse plus de 3000 vignettes forestières dans les albums d'Hergé. Une rencontre inédite entre les biomes et le neuvième art, qui allie humour, rigueur et sens du détail. Son expérience de terrain à l'international enrichit cette relecture captivante.

À travers ces textes, une chose nous apparaît : la forêt est toujours plus que du bois. Elle est mémoire, économie, mythe, récit, engagement. Elle est territoire et transmission. Puisse ce numéro nourrir, encore une fois, notre conscience collective et notre désir de préserver ce patrimoine vivant.

Un grand merci à nos nouveaux membres Van Bruyssel, M. Cormier, Kruger et Rexforêt, pour leur engagement envers notre mission. C'est grâce à leur contribution que nous pouvons faire rayonner davantage notre passion commune pour l'histoire forestière.

Pour la réalisation de ce numéro, nous avons accueilli M^{me} Laurence David pour un stage à la SHFQ dans le cadre d'un certificat en rédaction professionnelle de l'Université de Montréal. M^{me} David s'est bien intégrée à notre équipe et nous propose entre autres des articles empreints d'humanisme sur des coopérants forestiers.

Bonne lecture à tous !

Pierre Mathieu,
B. Sc. appliquées, option génie forestier, et MGP



LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE FORESTIÈRE DU QUÉBEC

Les activités de la Société d'histoire forestière du Québec sont rendues possibles grâce au soutien financier du ministère des Ressources naturelles et des Forêts, des membres partenaires, des membres Van Bruyssel et bienfaiteurs, de commanditaires, de la cotisation de notre centaine de membres réguliers et fidèles, sans oublier nos bénévoles. Afin de poursuivre le rayonnement du savoir culturel et scientifique visant la compréhension des aspects historiques et sociaux de la foresterie québécoise, nous avons besoin du soutien de nouveaux membres.

Votre société d'histoire forestière du Québec (2025-2026)

- Pierre Mathieu, président
- Réjean Bergevin, vice-président
et président du comité des finances
- Marie Anick Liboiron, secrétaire-trésorière
et présidente du comité sur la visibilité
- Caroline Flaschner, administratrice
- Gérard Szaraz, administrateur
- Guy Lessard, administrateur
- Louis Campeau, administrateur
- Nancy Gélinas, administratrice

INVITATION

Suivez la Société d'histoire forestière du Québec en visitant régulièrement le site web de la SHFQ au www.shfq.ca et sur notre page Facebook.

Pour en savoir plus, voir la page « [Devenir membre \(shfq.ca\)](http://www.shfq.ca) » de notre site Web.

BREF REGARD SUR NOTRE COLLECTION DE REVUES D'HISTOIRES FORESTIÈRES DU QUÉBEC

Physionomie attrayante que l'on se propose de donner à nos routes par la plantation en bordure d'arbres variés.

Source: shfq.ca

À partir de 1922, une fenêtre unique et privilégiée sur la foresterie québécoise s'est ouverte avec la parution de plusieurs revues spécialisées dans ce domaine. Deux personnages importants ont contribué au développement de ces revues au cours des 50 premières années, soit les ingénieurs forestiers Avila Bédard et Omer Lussier.



Avila Bédard,

Source: 03Q,P1000,S4,D83,PB21



Omer Lussier, juin 1914

Source: DAUL, U571/47/4, 1914

Avila Bédard a d'abord été un haut fonctionnaire loyal, mais surtout un homme de conviction. Jeune sous-ministre des Terres et Forêts sous le gouvernement Duplessis, il s'est qualifié à la fois de poète, d'historien, d'économiste, mais avant tout, d'éducateur et d'environnementaliste. Avila Bédard a été l'un des deux premiers ingénieurs forestiers de la province de Québec en compagnie de Gustave Clodomir Piché. Il fut envoyé en 1905, sous la demande expresse de Lomer Gouin – premier ministre du Québec à cette époque –, à l'Université Yale aux États-Unis. Tous deux sont revenus en 1907 avec une maîtrise en foresterie et des idées nouvelles en tête.

NAISSANCE DE LA VIE FORESTIÈRE ET RURALE

Quinze ans plus tard, après avoir initié plusieurs transformations dans le milieu forestier et à la suite de l'expérience fructueuse de publication de chroniques dans le journal *L'Éclaireur* (édité par la Société générale de publication limitée de Beauceville) et le quotidien *Le Soleil* de Québec, Avila Bédard, soutenu par son collègue G. C. Piché, entreprend la création d'une première revue de foresterie de langue française en Amérique: [*La vie forestière et rurale*](#).

Le dessein initial de Avila Bédard est de permettre d'établir dans sa langue maternelle un magazine d'information forestière et rurale s'adressant à la population et aux ingénieurs du Québec. Il faut souligner que depuis 1905, l'Association forestière du Canada publie en anglais une revue mensuelle dans le but de publiciser les idées du mouvement de conservation de la nature, mais dont une majeure partie de la population ciblée, les francophones, ne peut comprendre la langue.

Les premières lignes du premier numéro de *La Vie forestière et rurale* (1922) sont explicites quant aux objectifs premiers de la revue :

« La rareté des publications forestières de langue française dans toute l'Amérique est un fait reconnu. Cette constatation est surtout pénible à faire dans la province de Québec, tant à cause de notre origine que par suite de l'importance de nos forêts et des industries qui s'y rattachent. Notre société a cru bon d'aider à combler cette lacune en publiant une revue qui s'occupera, d'une manière générale, des CHAMPS et des FERMES. »

Avila Bédard souhaite enclencher un processus de communication dans la langue des gens concernés par les problèmes dont il désire débattre dans sa nouvelle revue. Les incendies forestiers occupent une place prépondérante au sein de ses préoccupations.

D'IMPORTANTES FEUX DE FORÊT

Les années 1921 et 1922 sont le théâtre de terribles conflagrations. Les désastres amènent la rédaction à faire une priorité de la question forestière : « Si nous cherchons à encourager le reboisement, nous ne manquerons pas d'autre part, de préconiser tout d'abord et surtout l'emploi des moyens les plus efficaces de protection des forêts contre l'incendie. À quoi servirait le reboisement, la mise en pratique des méthodes sylvicoles, si l'incendie vient ensuite tout détruire ? » Cette question fera l'objet d'analyses et de critiques par les principaux auteurs de la revue.

L'une des difficultés de taille, mis à part les revenus, est de trouver des rédacteurs qualifiés et prêts à soumettre des articles pour alimenter une discussion sérieuse autour de la question des forêts.

On fait donc appel aux anciens élèves de MM. Bédard et Piché à l'École forestière de l'Université Laval afin qu'ils soumettent leurs analyses à cette tribune publique. Cette initiative permet à la revue de survivre pendant plus d'un an et demi, mais le discours, souvent technique, ne réussit pas à gagner la faveur des marchés plus modestes et moins éduqués. Les grands espoirs qu'avait suscités la revue se sont éteints en décembre 1923 avec la sortie du dernier numéro.

Deux ans et demi après la disparition de *La Vie forestière et rurale* une nouvelle publication paraît, *La Forêt et la Ferme*. Avila Bédard est à la direction, l'impression se fait toujours à Beauceville dans les mêmes ateliers de la Société générale de publication limitée. *La Forêt et la Ferme* sera cette fois, l'organe officiel de l'Association forestière du Canada (AFC). De 1926 à 1931, Bédard réussit à convaincre l'Association de financer une revue en français. Bédard et Piché, grâce à leurs relations professionnelles, ont pu convaincre l'Association du bien-fondé d'une version francophone de la revue anglaise *Forest & Outdoors* (ex *Canadian Forestry Journal*). Une courte expérience avait été tentée, dix ans auparavant, au cours de laquelle l'Association avait publié, pendant quelques numéros, quatre pages d'articles en français. Cette fois-ci, elle assure, grâce à son marché publicitaire, de solides assises à une revue entièrement francophone.

FURNIR UN DISCOURS MOBILISATEUR

La revue devient beaucoup plus vulgarisatrice et centrée sur l'éducation. Malgré le fait que des professionnels y écrivent leurs analyses et leurs réflexions, la tendance générale est de fournir un discours cohérent et mobilisateur

à propos des directives de l'AFC et de ses membres. Il faut faire comprendre aux colons, aux sportsmen et à tous les utilisateurs de la forêt « le bon sens et la raison ». Henri Kieffer, chef du Service de la protection de la province de Québec, signalait la mission de cette revue dans laquelle il publia de nombreux articles :

« Si l'on s'occupe d'intéresser à la forêt le colon, l'employé de chemin de fer, le chasseur, le pêcheur, le touriste, le villageois et le citoyen, si l'on réussit à les persuader de l'importance que joue la forêt, au point de vue du bien-être public, et de la nécessité d'adopter les méthodes les plus pratiques pour assurer son exploitation judicieuse et sa protection efficace, on aura contribué à augmenter le nombre de ceux qui s'intitulent les amis de la forêt, rendant ainsi plus facile aux gouvernements la tâche qu'ils ont de maintenir pour les générations futures aussi bien que pour la présente, les ressources naturelles essentielles du pays. »

Plusieurs articles sont des traductions de textes, écrits par des spécialistes anglophones, qui ont un intérêt autant pour la province que pour le pays. Dans l'ensemble, la revue fournit des informations pertinentes et adaptées à la situation qui prévalait à cette époque.

UNE RENAISSANCE DE COURTE DURÉE

En 1930, la revue est rebaptisée et devient *La Vie Forestière*. L'Association en est toujours l'éditeur officiel, le directeur demeure Avila Bédard et la Société générale conserve son contrat de publication. Le mandat, lui, est quelque peu modifié. Pour la première fois, les questions forestières supplantent les questions reliées à la ferme. La crise économique aura raison des revues francophones publiées par

l'Association. Ainsi, la publication de *La Vie Forestière* paraît pour la dernière fois au mois d'octobre, novembre et décembre 1931. Il faudra attendre huit ans avant que voit le jour une première revue forestière québécoise viable et autonome.

Le premier numéro de *La Forêt Québécoise* paraît en janvier 1939. Elle est présentée comme étant au service des mesureurs de bois de la province. Des informations techniques sur le métier y sont publiées, la revue devient leur outil de propagande. Dès le mois suivant, l'Association des ingénieurs forestiers de la province s'associe aux mesureurs de bois pour alimenter la revue de textes pertinents à la question forestière. Un mois plus tard, la revue change son mandat et devient la publication officielle de la nouvelle Association forestière québécoise. Les premiers mois de l'hiver 1939 sont mouvementés. Il s'y créa une synergie qui, pendant des années, sera le phare de tous les forestiers québécois.

Cette énergie est le fruit des efforts du second grand pionnier de l'éducation forestière francophone, Omer Lussier. Pour comprendre l'ensemble des transformations qui se produisent au début de l'année 1939, il faut tenir compte du personnage et de la position qu'il occupe dans l'establishment forestier. D'abord, en janvier 1939, Lussier est président de la Corporation des mesureurs de bois et directeur de l'Association des ingénieurs forestiers du Québec. En février, il met sur pied l'Association forestière québécoise qui réunit les milieux dans lesquels il est engagé. Afin de sensibiliser la population et de favoriser la communication entre les différents groupes d'intérêt, il finance personnellement la fondation de sa revue. Au mois de septembre 1940, il vend la revue à l'Association forestière québécoise,

pour la somme symbolique d'un dollar et ce, malgré un surplus accumulé de 1 500 dollars.

UNE REVUE POUR LE QUÉBEC

La revue se consacre uniquement aux intérêts de la province de Québec. Maurice Duplessis met en place une conscience nationale que semblent privilégier les membres de l'Association. Sans être réfractaire à ce qui se fait à l'extérieur de la province, la rédaction ne considère que ce qui est propice à l'essor économique et la protection de l'environnement forestier québécois. Plusieurs articles sont traduits ou publiés intégralement en anglais. Des textes proviennent d'Europe, des États-Unis et du Canada anglais, mais tous ont pour objectif commun de permettre l'amélioration de la condition de la forêt québécoise. La revue revêt un caractère scientifique et est présentée comme telle. La vulgarisation est laissée à la revue *Conservation des Clubs 4H*. La fusion des deux publications donnera, en 1950, la revue *Forêt Conservation* (*Revue - Forêt Conservation*) qui aura pour mandat, sous la direction de Jules A. Breton, de faire la juste part entre l'ouvrage de vulgarisation et la revue scientifique.

RÉFÉRENCES

Lussier, Omer. « Considérations sur *La Forêt Québécoise* ». *Rétrospective sur l'œuvre de l'Association forestière depuis 10 ans*, Québec, Association forestière Québécoise, 1949, pp. 20 à 22.

Breton, J. A. « Historique de *La Forêt Québécoise* ». *Rétrospective sur l'œuvre de l'Association forestière depuis 10 ans*. Québec, Association Forestière Québécoise, 1949, pp. 23-24.

La Direction. « Notre revue ». *La Vie Forestière et Rurale*. Vol. 1, n° 1 (mai 1922), pp. 1 à 5.

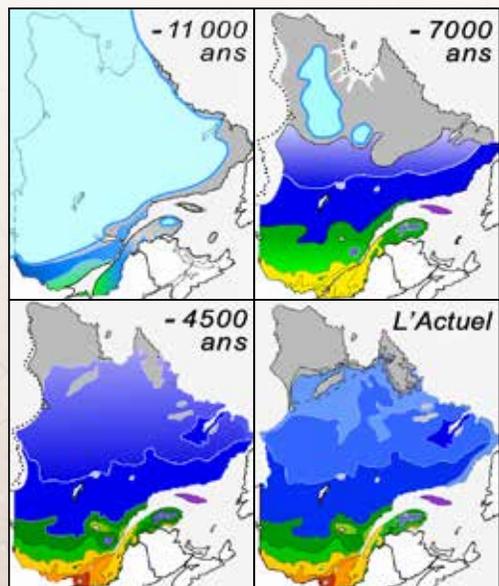
Piché, G. C. « À propos de la nouvelle revue ». *La Forêt et la Ferme*. Vol. 1, n° 1 (juillet 1926), p. 23.

Kieffer, Henri. « La revue se fera sûrement de nombreux amis ». *La Forêt et la Ferme*. Vol. 1, n° 3 (septembre 1926), p. 102.

NDLR: Texte adapté d'un article paru dans la revue *Histoires forestières du Québec*, « Les revues forestières québécoises de l'entre-deux guerres : Une fenêtre d'observation de la foresterie urbaine », par Patrick Blanchet et François Rouleau, vol. 7, n° 1, hiver-printemps 2015, 7 pages.

CHANTIERS CHIBOUGAMAU

Histoire et préhistoire de nos forêts



Les glaces sont illustrées en bleu clair à bordure foncée. La toundra est figurée en gris. Les bleus plus ou moins soutenus représentent les pessières, les verts traduisent les sapinières et les orangés, les érablières. Les gradients de couleur reflètent la densité du couvert végétal.



Carotte sédimentaire lacustre

NOS FORÊTS RÉSULTENT D'UNE LONGUE ÉVOLUTION SOUS DES CLIMATS TRÈS VARIÉS.

*Cette évolution nous est connue surtout depuis la dernière déglaciation du territoire.
La prise en compte du temps long, cher au forestier, enrichit notre amour des forêts.*



pierrejrichard@sympatico.ca

POUR EN SAVOIR PLUS

- [Sur l'histoire postglaciaire de la végétation de la forêt boréale](#)
- [Sur l'histoire postglaciaire des pessières et sapinières de l'Ouest du Québec](#)
- [Sur l'histoire postglaciaire des pessières et sapinières de l'Est du Québec](#)
- [Sur la méthode utilisée pour connaître la préhistoire de la végétation](#)
- [Un conte fantastique mais véritable sur l'histoire du milieu en Montérégie](#)

Fiers de leur histoire et de leur savoir-faire

LES INDUSTRIELS QUÉBÉCOIS DE PRODUITS DU BOIS

vous offrent des solutions innovantes, écoénergétiques et durables répondant aux plus hauts critères de qualité pour la vie d'aujourd'hui



Bureau de promotion
des produits du bois
du Québec (QWEB)



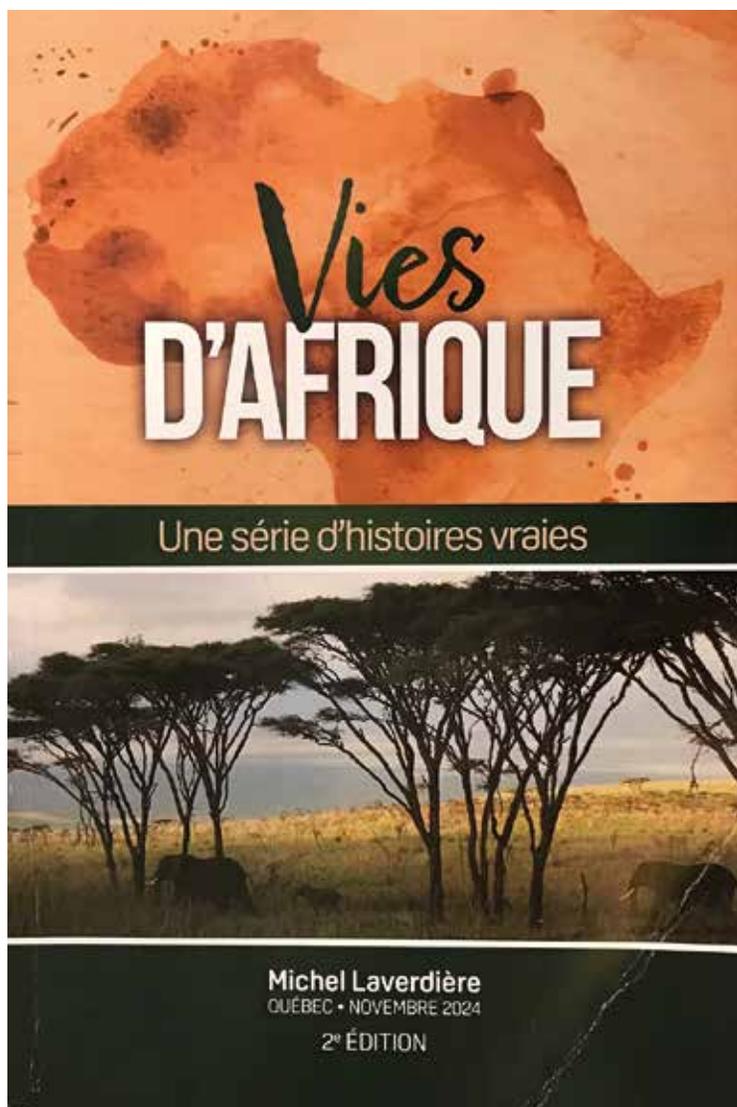
VIES D'AFRIQUE :

L'ODYSSÉE FORESTIÈRE ET HUMAINE

DE MICHEL LAVERDIÈRE



Par Laurence David, stagiaire, Société d'histoire forestière du Québec

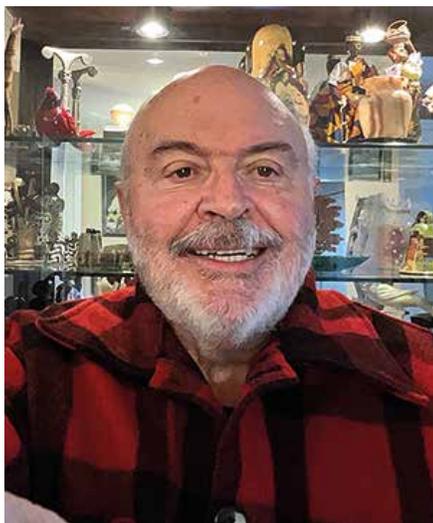


Michel Laverdière n'est pas qu'un forestier sans histoire ou consultant international. Son livre *Vies d'Afrique* révèle une carrière marquée par une passion profonde pour les forêts du monde, mais aussi pour les gens qui y vivent et en dépendent. Son engagement l'a conduit à travailler dans plusieurs pays d'Afrique, sur des missions qui ne se limitaient pas à la gestion des ressources naturelles, mais qui touchaient aussi aux dimensions humaines, économiques et politiques de la déforestation et du développement durable. Son récit, empreint d'humanisme et de générosité, met en lumière l'accueil chaleureux des Africains, tout en soulevant des réflexions profondes sur la répartition des richesses et la préservation des forêts.

Son livre ne se contente pas d'exposer les problématiques forestières et les projets de reboisement menés sous l'égide de l'Agence canadienne de développement international (ACDI). Il explore aussi l'aspect humain de l'aventure : l'accueil chaleureux des populations, les différences de classes, et la difficulté d'un Occidental à s'adapter à certaines réalités locales. *Vies d'Afrique* est donc un mélange harmonieux entre un regard scientifique sur les ressources forestières et une réflexion sur le parcours d'un homme qui a été transformé par l'Afrique.

CHRONOLOGIE D'UN PARCOURS RICHE ET DIVERSIFIÉ

Nous allons bien sûr aborder plus tard le livre qui nous intéresse, mais nous croyons qu'il est important que les aventures de Michel Laverdière soient expliquées en parcourant une carrière bien remplie, que nous vous présentons ici en ordre chronologique.



Michel Laverdière, coopérant forestier.

Dès l'obtention de son diplôme en génie forestier à l'Université Laval en 1972, Michel Laverdière s'oriente vers une carrière qui le mènera aux quatre coins du continent africain. Il poursuit des études de maîtrise en gestion, ingénierie et économie forestières au Collège royal de foresterie de Stockholm, en Suède. À son retour, il occupe un poste d'adjoint du gérant à la Société de protection des forêts contre le feu pour la Côte-Nord, où il gère les opérations de lutte contre les incendies sur ce vaste territoire.

En 1975, il débute son aventure africaine en enseignant les techniques forestières à l'Institut supérieur d'enseignement agronomique de Bengamisa, en ex-Zaïre. Il y conçoit et donne des cours de gestion forestière, d'aménagement de la faune, de pêche et de pisciculture, ainsi que de photogrammétrie et

photointerprétation forestière. Là-bas, il a découvert une forêt équatoriale d'une richesse exceptionnelle, mais aussi un système où les ressources étaient souvent mal gérées et surexploitées. Son travail ne se limitait pas à la transmission de connaissances académiques : il a aussi créé et inauguré la forêt de travaux pratiques de Bawombi, un projet novateur qui permettait aux étudiants de se familiariser avec la gestion et la conservation des forêts tropicales.

Son expertise l'amène ensuite à travailler pour le Fonds de Recherches de l'Université Laval sur un programme d'inventaire de la biomasse forestière après coupe, couvrant diverses zones écologiques du Canada. Il dirige des équipes d'inventaire en Mauricie, au Témiscamingue et au Nouveau-Brunswick.

En 1980, Laverdière intègre l'ACDI comme conseiller forestier, un poste qu'il occupera jusqu'en 1998, avec une interruption pour entreprendre un doctorat en gestion, économie et développement forestiers à l'Université SUNY à Syracuse, aux États-Unis. Il joue un rôle clé dans la conception et la mise en œuvre de programmes forestiers en Afrique, effectuant de nombreuses missions sur le terrain. Pendant plus d'une dizaine d'années, il a œuvré comme conseiller forestier pour l'ACDI, d'abord au Canada, puis à Abidjan, en Côte-d'Ivoire, où il a supervisé des projets dans tout le Sahel.

L'ACDI, qui était l'agence gouvernementale canadienne responsable de l'aide au développement international jusqu'à son intégration dans Affaires mondiales Canada en 2013, avait pour mission de réduire la pauvreté et de favoriser un développement durable dans les pays en développement. Dans le domaine

forestier, cela comprenait le soutien à la gestion durable des forêts, la formation de spécialistes locaux et l'élaboration de politiques forestières adaptées aux réalités des différents pays partenaires.

Décentralisé à Abidjan entre 1989 et 1993, il se concentre sur la gestion forestière en Côte-d'Ivoire et au Sahel. Son travail met en évidence les enjeux de l'équité dans la distribution des ressources, notamment dans des pays riches en ressources naturelles mais où la population continue de lutter contre la misère.

En 1998, il rejoint l'Organisation des Nations-Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) à Harare, au Zimbabwe, où il supervise des projets forestiers dans 15 pays de l'Afrique australe. Il contribue à des réunions panafricaines et participe à l'élaboration de politiques forestières à Rome, siège de l'organisation. En 2004, il est délégué aux Nations-Unies, au sein du Forum des Nations-Unies pour les Forêts (FNUF), avant de devenir coordonnateur pour l'Afrique de la foresterie à la FAO. Cet organisme a pour mission de promouvoir la sécurité alimentaire et le développement agricole durable, considère la gestion des forêts comme un élément clé pour lutter contre la pauvreté et les changements climatiques. Michel Laverdière a été engagé dans des initiatives visant à freiner la déforestation, à protéger la biodiversité et à améliorer les pratiques forestières.

Il a ensuite été délégué par la FAO aux Nations-Unies, où il a travaillé avec le Forum des Nations-Unies pour les forêts (FNUF), avant de devenir coordonnateur de la foresterie pour toute l'Afrique. De 2007 à 2010, basé à Addis-Abeba, en Éthiopie, il supervise des

programmes en Afrique de l'Est, couvrant des pays comme le Kenya, l'Ouganda et le Rwanda.

En 2010, après ce parcours de vie plutôt incroyable, il prend une retraite bien méritée. Cela lui permet de nous relater ses expériences africaines dans son livre *Vies d'Afrique*!

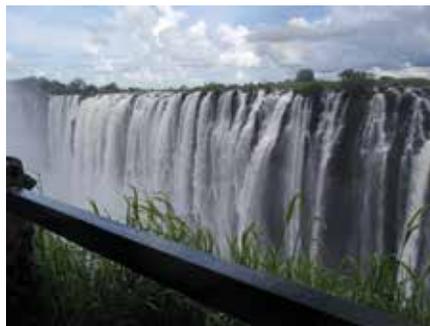
LES PROJETS FORESTIERS ET LE CONTEXTE ENVIRONNEMENTAL

L'un des fils conducteurs du livre de Michel Laverdière est bien entendu son travail avec l'ACDI sur les plantations forestières en Afrique. Le développement de la foresterie est un enjeu crucial sur ce continent, où la déforestation galopante, le besoin en bois de chauffage et la pression agricole posent de nombreux défis. Parmi les essences d'arbres les plus prisées pour les plantations, l'eucalyptus semble occuper une place de choix, considérant le nombre de fois où notre auteur revient sur les fameuses plantations de cette essence.

Originaire d'Australie, l'eucalyptus s'est répandu sur de nombreux territoires africains en raison de sa croissance rapide et de sa résistance aux conditions climatiques difficiles. Son introduction massive a toutefois soulevé des controverses : si son rendement en bois est indéniable, il est aussi critiqué pour son impact sur les nappes phréatiques et la biodiversité locale. Michel Laverdière, en tant que forestier, se positionne avec nuance : il reconnaît les avantages économiques et écologiques de ces plantations, tout en pointant les limites d'une monoculture mal gérée.

Dans ses missions à travers l'Afrique, il a travaillé avec des agriculteurs, des gouvernements et des ONG pour optimiser la gestion de ces plantations. Que ce soit au

Botswana, au Cameroun ou en Angola, il a participé à des projets visant à concilier production de bois et préservation de l'environnement. Il partage dans *Vies d'Afrique* des anecdotes sur ses collaborations avec des techniciens locaux, qui, malgré des moyens limités, déployaient des stratégies innovantes pour maintenir l'équilibre des écosystèmes.



Les célèbres chutes Victoria.

Photo : Michel Laverdière

Un des grands questionnements qui ressort de son livre concerne l'environnement et la durabilité des ressources naturelles. Le forestier s'interroge : « Prêche-t-on dans le désert ? » Selon lui, il est impératif de préserver au moins 30 % de la planète dans son état naturel, avec des modifications humaines minimales. C'est une vision à la fois pragmatique et idéaliste, ancrée dans son expérience du terrain et sa compréhension des dynamiques écologiques et socio-économiques.

« **La philosophie de l'homme : travailler avec les experts locaux, adapter les solutions aux spécificités du terrain et privilégier des méthodes respectueuses des écosystèmes.**

DES PROJETS D'ENVERGURE

Michel Laverdière a également pris part à des projets environnementaux d'envergure, mettant en pratique son engagement en faveur de solutions durables et adaptées aux réalités locales. Parmi ces initiatives, l'une des plus significatives fut sa participation à un programme en Éthiopie visant à protéger les plantations d'arbres résineux contre des infestations de pucerons.

Ce problème, qui menaçait des hectares de forêts essentielles à l'économie locale, nécessitait une intervention rapide mais réfléchie. Michel Laverdière a collaboré avec un consultant éthiopien spécialisé dans les méthodes écologiques afin d'explorer des alternatives durables aux traitements chimiques classiques. Leur approche privilégiait le biocontrôle, notamment par l'introduction de prédateurs naturels des pucerons, ainsi que des pratiques sylvicoles adaptées pour renforcer la résilience des arbres.

Ce projet illustre bien la philosophie de l'homme : travailler avec les experts locaux, adapter les solutions aux spécificités du terrain et privilégier des méthodes respectueuses des écosystèmes. Grâce à cette approche, il a contribué à préserver des ressources forestières précieuses tout en démontrant qu'il était possible d'équilibrer conservation et développement économique de manière durable.

Vers 2009, alors qu'il était basé au bureau régional de la FAO pour l'Afrique de l'Est à Addis-Abeba, il était responsable des dossiers liés à la forêt et à l'environnement. Ses travaux se concentraient sur l'évaluation des superficies forestières, la classification des types de forêts (denses, savanes, etc.), et l'analyse de la diversité arboricole. Il s'intéressait notamment aux quantités d'arbres par hectare,

aux volumes de bois disponibles et à leurs usages. Dans son livre, il mentionne que plus de 60 000 essences d'arbres ont été recensées à travers le monde, soulignant ainsi la richesse et la complexité de ces écosystèmes.



Forêt d'okoumés.

Photo : Michel Laverdière

Michel Laverdière ne se contente pas de dresser un portrait des enjeux environnementaux : il les relie toujours aux réalités humaines et économiques. Son approche est globale, embrassant à la fois la science, la gestion des ressources et les conditions de vie des populations locales. C'est cette capacité à tisser des liens entre ces différentes dimensions qui rend son témoignage si précieux et si captivant.

LES INÉGALITÉS SOCIALES

Il semble impensable d'écrire un livre sur une vie passée en Afrique sans aborder les grandes questions sociales qui façonnent le quotidien. Michel Laverdière, avec sa plume lucide, évite longtemps d'employer un mot chargé de tensions – celui qui commence par un « r » et dont il vaut mieux taire l'existence –, mais il finit tout de même par s'y confronter vers la fin de son récit. Il y expose une réflexion qui peut surprendre : selon lui, nous sommes tous, d'une certaine manière, marqués par le racisme dès la naissance. Non pas dans un sens volontairement haineux ou oppressif, mais dans un

réflexe inconscient de catégorisation, de différenciation – qu'il soit motivé par un sentiment de supériorité ou d'infériorité. Il rejette l'idée selon laquelle certains naîtraient exempts de préjugés, mais il affirme avec force qu'une vie passée à côtoyer, travailler et collaborer avec des individus de toutes origines, cultures et expériences finit inévitablement par éroder ces barrières.

Michel Laverdière illustre cette réflexion en évoquant avec fierté ses filles, qui, comme tous les enfants, sont venues au monde avec des prédispositions inconscientes, nourries par leur environnement. Mais en grandissant dans un monde où les différences ne sont pas des obstacles, où les couleurs, les langues et même les odeurs font partie du quotidien, elles ont appris une vérité essentielle : l'amitié et le respect ne reposent ni sur la ressemblance ni sur l'origine, mais sur la compréhension mutuelle et la tolérance. Ainsi, son récit se termine sur une note d'espoir : si nous naissons peut-être tous avec des préjugés, nous avons aussi la capacité de les déconstruire, à condition d'ouvrir nos esprits et d'accepter l'autre dans toute sa complexité.

Il aborde avec acuité la question des inégalités dans la distribution des ressources, un enjeu indissociable de la foresterie et du développement durable. Son passage en Guinée équatoriale, où il a travaillé avec la FAO, lui offre un exemple frappant de ce déséquilibre criant. Sur le papier, ce pays est l'un des plus riches d'Afrique grâce à ses immenses réserves pétrolières exploitées par de puissantes multinationales. Il dispose également d'une richesse forestière considérable, mais celle-ci reste reléguée au second plan face à l'exploitation du pétrole, qui concentre toutes les convoitises et les investissements.

Pourtant, cette manne financière colossale ne profite que très peu à la population. Malgré des revenus annuels de plusieurs centaines de millions d'euros en redevances, le pays continue de lutter contre la pauvreté, un paradoxe cruel qui illustre l'inégalité criante dans la répartition des richesses. L'ironie est d'autant plus amère que cette soudaine abondance a contribué à fragiliser l'économie locale : l'agriculture, autrefois essentielle, a été progressivement délaissée au profit d'une dépendance accrue aux importations alimentaires.

Michel Laverdière résume cette situation avec une lucidité désarmante : « C'est l'équité dans la distribution des richesses qui fait gravement défaut. (...) L'humain est partout pareil. Ailleurs, on a trouvé le moyen – révolution, votes, journaux – de grossir le volume des miettes que les grands de ce monde acceptent de partager avec nous. » Cette réflexion, tirée de son expérience sur le terrain, souligne une vérité brutale : l'abondance de ressources naturelles n'est en rien un gage de prospérité partagée. Sans une gestion équitable et une redistribution juste des richesses, les inégalités persistent, creusant un fossé toujours plus large entre les élites et le reste de la population.

L'EXPÉRIENCE DE VIE EN AFRIQUE

Au-delà de son impressionnant parcours professionnel, *Vies d'Afrique* met en avant un homme passionné par les rencontres humaines. L'aventure de Michel Laverdière ne se limite pas à la foresterie. Il s'agit avant tout d'une immersion culturelle qui lui a permis de découvrir un continent aux multiples visages. L'un des thèmes récurrents de son livre est la chaleur humaine des populations qu'il a rencontrées. Que ce soit dans un petit village du Burkina Faso ou une grande

ville comme Johannesburg, il met en avant l'hospitalité africaine et la résilience de ceux qu'il côtoie. Que ce soit au travers d'un récit où il parle d'un des meilleurs gîte touristique en Afrique du Sud, ou en plein milieu du Sahara dans un hôtel modeste, il est toujours surpris de l'amabilité et de l'accueil qui lui est réservé.



Inès, la fille de Michel, avec leurs chiens, pour démontrer que la famille est toujours près de lui!

Tout au long du livre, on navigue d'un chapitre à l'autre, chacun portant le nom d'une personne rencontrée sur la route. Ce sont ces rencontres qui tissent le fil du récit, qui ne suit ni un ordre logique ni une chronologie stricte, mais plutôt un enchaînement d'anecdotes, d'émotions et de moments partagés. Michel Laverdière dépeint avec une générosité rare les gens qui ont croisé son chemin, tout en abordant avec finesse les défis d'adaptation à certaines réalités sociales. Des défis qui, parfois, ont exigé un certain temps d'apprivoisement.

Il évoque notamment, avec cette énergie qui lui est propre, la question des différences de classes. Vivre en Afrique signifiait, pour bon nombre d'Occidentaux, employer du personnel domestique – une réalité qui, pour lui et sa femme, n'allait pas de soi. Ils ont dû apprivoiser cette façon de faire, comprendre les rouages d'un système économique et social bien différent de celui auquel ils étaient habitués.

Et puisqu'il est question de sa femme, impossible d'imaginer ce livre sans elle. Femme de convictions et d'une grande force intérieure, elle l'a suivi dans cette aventure, traçant avec lui un chemin de vie qui a mené leur famille entre le Canada et les nombreux pays d'Afrique où Laverdière a été posté au fil de sa carrière florissante. Une vie de nomades, où leurs deux filles ont grandi, confrontées très tôt aux réalités du monde : les contrastes entre richesse et pauvreté, la diversité des cultures, des langues, des coutumes.

Avec une tendresse palpable, Laverdière raconte comment ses filles se sont intégrées à chaque nouvel environnement, tissant des amitiés solides avec des enfants d'horizons divers. Il a d'ailleurs plus d'une anecdote à raconter à leur sujet – on pense, entre autres, à cette fête qui, partie d'un simple rassemblement, s'est transformée en une véritable journée portes ouvertes, au grand désarroi de la famille qui a dû ruser pour récupérer sa maison!

À travers chaque page, on ressent l'amour profond qui unit cette famille de joyeux aventuriers. Une famille qui, encore aujourd'hui, perpétue ce mode de vie. Lorsque j'ai contacté Michel Laverdière pour échanger sur sa prolifique carrière, lui et sa femme étaient justement en visite chez leur fille... pour quelques mois. Comme quoi, certains chemins ne cessent jamais de se tracer.

UN LIVRE ENTRE PASSION ET ENGAGEMENT

Michel Laverdière n'est pas seulement un expert en foresterie et en développement international, il est avant tout un homme profondément chaleureux et généreux. Cette générosité se manifeste non seulement dans son

travail avec l'ACDI et la FAO, mais aussi dans sa manière de partager ses expériences et ses réflexions. Son récit est imprégné d'un humanisme sincère, où chaque rencontre, chaque projet est décrit avec une grande sensibilité.

Vies d'Afrique est bien plus qu'un simple témoignage sur une carrière exceptionnelle. C'est une plongée dans l'âme d'un homme qui a su embrasser la culture africaine, en apprécier la richesse humaine et en comprendre les paradoxes. Michel Laverdière y partage sa fascination pour ce continent qui l'a conquis dès son premier voyage au Maroc après l'université.

Avec ce livre, il nous offre un récit sincère et instructif, témoignage d'une vie consacrée à la foresterie et au dialogue entre les cultures. Une lecture essentielle pour qui veut comprendre l'Afrique au-delà des clichés, et pour quiconque s'intéresse à la gestion durable des forêts dans un monde en constante mutation.

En somme, *Vies d'Afrique* est bien plus qu'un témoignage sur la foresterie en Afrique. C'est un récit vibrant sur la découverte d'un continent, les rencontres qui l'ont marqué et les réflexions profondes qu'il a engendrées. Le lecteur en ressort avec une vision enrichie de l'Afrique et de ses enjeux, ainsi qu'une admiration pour cet homme qui a su allier passion professionnelle et aventure humaine.

NDLR: L'ouvrage *Vies d'Afrique* de Michel Laverdière est en voie de réédition et une version anglaise sera également lancée sous le titre *Africa Now and Forever*. Pour information : michel72@videotron.qc.ca; tél.: 418 650-4437.



EXPERTISE

- Les membres de l'ACF occupent une position unique en œuvrant à la fois auprès de l'industrie forestière, des propriétaires forestiers, du ministère des Ressources naturelles et des Forêts et des autres organismes publics.
- Ils sont ainsi en mesure d'offrir des services selon un point de vue élargi et indépendant.
- Les compétences des membres leur permettent d'apporter un point de vue avant-gardiste et des solutions novatrices sur les questions associées au développement d'une foresterie québécoise durable.

acfquebec.org



Du bois, c'est plein de qualités.

Apprenez-en plus



Avec la participation financière du

Québec

Conseil de l'industrie forestière du Québec

WOOD RUSH, LA RUÉE VERS LE BOIS

NOTORIÉTÉ PUBLIQUE DU *COLUMBO*, 1806



Par Isabelle Regout et Alexandre Pampalon,
Maison des Cageux du fleuve Saint-Laurent

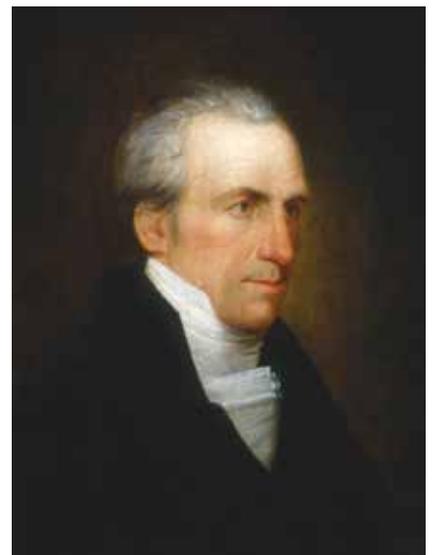
Le voyage du *Columbo*, qui a eu lieu du 11 juin au 12 août 1806, est associé à l'histoire économique du pays. Cet événement, reconnu comme historique selon la *Loi sur le patrimoine culturel*, fait référence au premier train de bois équarri navigué par cinq téméraires cageux le long du parcours des rivières des Outaouais et des Prairies, puis du fleuve Saint-Laurent, jusqu'à Québec.

La décision annoncée le 26 octobre 2023 par le gouvernement du Québec a conduit à l'inscription officielle du « Voyage du *Columbo*, premier train de bois de Philemon Wright (1806) » dans le Registre du patrimoine culturel. Cette action repose sur un avis favorable du Conseil du patrimoine culturel du Québec, ayant examiné la proposition conjointe de la

Maison des Cageux du fleuve Saint-Laurent et de la Fédération Histoire Québec. Un passage évocateur des recommandations indique : « Il est indéniable que la descente du premier train de bois conduit par Philemon Wright [...] marque le début d'une ère nouvelle dans l'histoire socio-économique du Québec, soit celle de l'exploitation forestière à grande échelle. Le pin et d'autres essences de la forêt laurentienne deviennent les principaux produits d'exportation du Canada, en éclipsant la fourrure qui avait joué ce rôle jusque-là » (CPCQ, 31 mars 2020).

225^e ANNIVERSAIRE DE WRIGHT'S TOWN (1800-2025)

Philemon Wright (1760-1839), originaire de la Nouvelle-Angleterre, fait son entrée dans notre histoire en



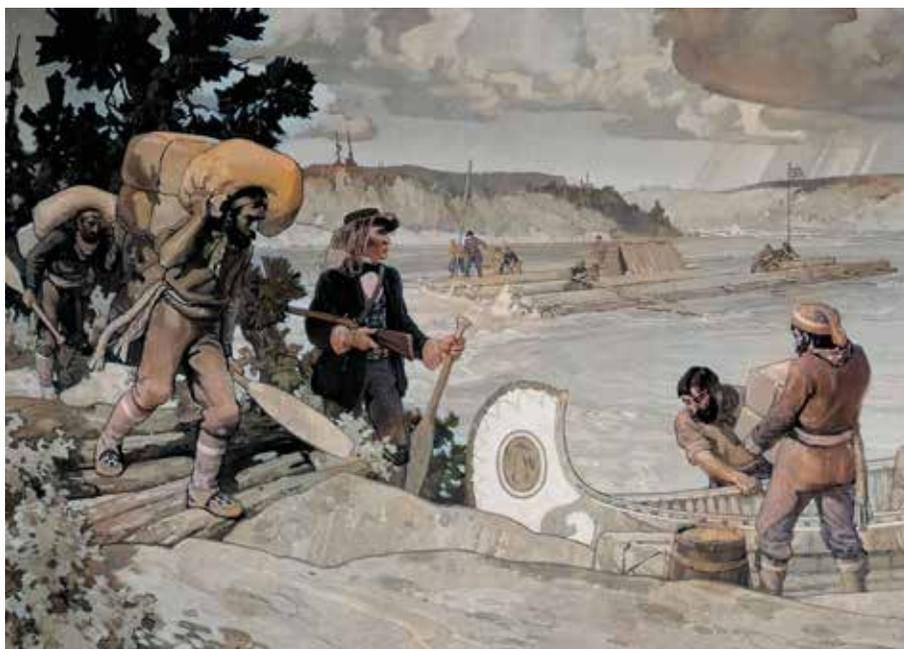
Philemon Wright (1760-1839)

« Il mesurait six pieds, son front était profond et méditatif, ses épais sourcils ombrageaient deux yeux noirs, animés, observateurs et pleins de pénétration », décrit Joseph Tassé (1871).

Source : John James, c. 1811, huile sur toile, 71 x 52.1 cm. Bibliothèque et Archives nationales Canada, C-011056

obtenant des titres de propriété dans le canton de Hull [Léo Rossignol, 1941] pour en faire une « colonie de fermiers indépendants » (Dr Bruce S. Elliott, 1979). Le 2 février 1800, Philemon Wright part de Woburn (Mass.) avec un convoi de cinq traîneaux chargés de matériel et de provisions (Commission de la capitale nationale du Canada, 1980). Le groupe composé de cinq familles parcourt plus de cent lieues avant d'atteindre, le 7 mars 1800, les rives de la rivière Gatineau (Rick Henderson, 2025). C'est ainsi qu'il y a 225 ans en Outaouais, Philemon Wright fonde le premier établissement permanent qui se développera sous le nom de Wright's Town, subséquemment Hull et Gatineau. « Wright ne faisait rien à la légère [...] il mûrissait longuement ses projets. Mais une fois sa décision prise [...] il déployait toutes les ressources de son esprit et une volonté inflexible pour en triompher » [Joseph Tassé, 1871].

Après un quinquennat d'efforts et un capital épuisé, Wright entreprit le commerce de son bois (Léo Rossignol, 1941) après avoir étudié « les rapides jusqu'à l'île de Montréal » (Philemon Wright, 1824).



La traite des fourrures a débuté au XVII^e siècle dans ce qui est aujourd'hui le Canada (Encyclopédie canadienne, 2020). Au tournant du XIX^e siècle, il y a une évolution profonde entre la période de négoce des peausseries et la période proto-industrielle des cages marquée par l'invention canadienne du glissoir à radeaux en 1829.

Source: Charles William Jefferys (1869-1951), c. 1930-1931, huile sur toile, 223,7 x 285 cm, Bibliothèque et Archives nationales Canada, C-145720

NAISSANCE DU COMMERCE DU BOIS AU CANADA

Wright prévoit écouler du bois d'œuvre vers les marchés nationaux et étrangers, conscient que son territoire regorge des ressources forestières nécessaires pour ce commerce. Avant l'arrivée du Blocus continental, Philemon Wright élabore le plan audacieux de faire flotter d'énormes radeaux transportant « ses récoltes et sa potasse, ainsi que le bois accumulé lors du défrichage des fermes » (Rick Henderson, 2025). Au commencement de 1805, Wright planifie les contrats pour formaliser le rôle de deux associés, London Oxford et Gideon Olmstead, dans l'organisation des chantiers forestiers ainsi que la direction de la construction du train de bois.



Vue de Wrightstown, 1823

Dans ce célèbre tableau du village de Philemon Wright, l'artiste Henry DuVernet nous montre le secteur des chutes des Chaudières logé sur le lit de la rivière des Outaouais. En 1829, le premier glissoir de l'histoire du commerce du bois carré au Canada y est construit à grands frais par la famille Wright. Nous vous donnons rendez-vous à Wrightstown, en 1830, en un seul clic: <https://urlz.fr/u7md>.

Source: Henry A. DuVernet (1787-1843), 1823, gouache sur papier vélin, 42 x 57 cm. Bibliothèque et Archives nationales Canada, C-000608

Durant l'hiver 1805-1806, le son des haches résonne dans la vallée alors que d'imposants arbres sont abattus et par la suite équarris. Avec cela, Wright décroche un contrat de livraison de 6000 douves à Québec pour le 31 juillet 1806. Cependant, sa principale préoccupation demeure la navigabilité des radeaux sur la rivière des Outaouais et le fleuve Saint-Laurent.

« *Le 11 juin 1806 fut un grand jour pour les habitants de Hull. Le premier train de bois qui ait jamais flotté sur l'Outaouais déboucha de la Gatineau pour entrer dans la Grande-Rivière* » (Joseph Tassé, 1871) afin de l'expédier à Québec. Le journal de bord de Philemon Wright relate la présence de cinq hommes sur le *Columbo* : lui-même âgé de 45 ans, son fils Tiberius âgé de 17 ans, Martin Ebert, John Turner et London Oxford (Rick Henderson, 2021). Nous nous dispensons de reproduire le tableau de C. W. Jefferys intitulé « *Le premier train de bois, 1806* » (BAC, C-073702), car l'artiste, aussi doué soit-il, modifie la taille de l'équipage et omet d'inclure l'Afro-Américain London Oxford. D'après la tradition orale, *Columbo* est le nom attribué au premier train de bois de Philemon Wright. Il est assemblé à l'embouchure de la Gatineau dans une crique appelée *Rafting Place* jouxtant la propriété de l'Afro-Américain Oxford (Rick Henderson, 2021). *Columbo* est formé de 50 radeaux contenant 700 pièces équarrées de pin et de chêne, en plus des douves, des planches et des madriers chargés sur le pont. Tout au long du parcours, *Columbo* est menacé par les vagues et les intempéries ; il se brise à plusieurs reprises et doit être rassemblé avec de longs retards. C'est le 12 août 1806 que l'équipage stoïque arrive au port de Québec. Wright perd pourtant son contrat. « Il ne peut pas non plus vendre facilement les radeaux à un marchand ; on est en 1806, la



Anses bondées de bois équarris, vue à partir de la pointe de Sillery vers le cap Diamant à Québec

L'expansion soudaine du commerce du bois s'est produite à un moment où l'économie canadienne avait désespérément besoin d'un nouveau produit d'exportation connecté à un marché favorable (Sandra J. Gillis, 1975). Cette conjoncture sera annonciatrice d'une révolution commerciale dans les deux colonies du Canada.

Source : H. Church d'après une œuvre de W. H. Bartlett, c. 1850, huile sur toile 20,3 X 29,2 cm. Bibliothèque et Archives nationales Canada, e011309089



Une forêt flottante emportée par le courant

Le train de bois, qui constitue un moyen de transport économique, sera intégralement démonté à l'arrivée au port pour permettre la vente des bois carrés à la flotte anglaise. « Le commerce du bois, élevé presque du jour au lendemain à une position d'importance impériale, agit comme une marée d'énergie fraîche et vigoureuse dans le corps social de la vallée du Saint-Laurent » (Donald Creighton, 1956).

Source : Train de bois équarri du Haut-Outaouais, 1890, fonds J. J. McFadden fonds, photographie (colorisée à la main), Archives de l'Ontario, I00587823

Baltique est encore ouverte [...]. Les derniers bois restent invendus jusqu'à la fin novembre, quand arrive un convoi en provenance de Grande-Bretagne» (Sandra J. Gillis, 1975) alors que le Blocus continental est nouvellement en force.

Selon Donald Creighton (1956), «le commerce du bois canadien est né de la guerre et du blocus; il est maintenu par tous les artifices d'un impérialisme commercial». À la fin de la décennie, le commerce du bois canadien est en plein essor, tandis que les expéditions de bois à la manière de Columbo s'intensifient. Du côté du Haut-Outaouais, la construction du premier glissoir à radeaux par la famille Wright en 1829 concourt à l'expansion de l'industrie canadienne du bois (Désignation de Parcs Canada, 1976), car cette innovation permet d'éviter les obstacles fluviaux les plus dangereux. Du côté du Haut-Saint-Laurent, Dileo Dexter Calvin (1798-1884) débute dès 1825 l'expédition de trains de bois de Kingston qui fileront le long du fleuve jusqu'au port de Québec (D. D. Calvin, 1945). Le bois étant une marchandise volumineuse, son transport vers le Royaume-Uni nécessite davantage de navires, ce qui dynamisera l'industrie de la construction navale au Québec.

LE RADELAGE AU-DELÀ DE NOS FRONTIÈRES

Loin d'être une pratique uniforme à l'échelle mondiale, le radelage s'adapte aux essences d'arbres et au degré de navigabilité des cours d'eau qui bordent les massifs forestiers où les arbres sont abattus. Philemon Wright n'a pas inventé le flottage en radeaux, mais il a su mettre au point des techniques plus tard imitées dans toute la vallée de l'Outaouais. Grâce à notre enquête historique, nous sommes désormais capables de caractériser les cages du

fleuve Saint-Laurent et d'analyser les photographies historiques mettant de l'avant les cribes de l'Outaouais ou les drames du lac Ontario. En Europe, les radeaux sont utilisés depuis le Moyen-Âge pour transporter du bois et d'autres marchandises sur les rivières (UNESCO, 2022). Il n'est donc pas surprenant d'apprendre que, sur le vieux continent, Jean Népomucène (1340-1393) est célébré le 20 mars comme saint patron des radeliers (IATR, 2025). Forcément, les colons européens ont transmis des savoirs qui ont influencé les us et coutumes en Amérique du Nord. Au Québec, par exemple, notre tradition civiliste basée sur le *Code Napoléon* a produit une jurisprudence reconnaissant la navigabilité d'une rivière pourvu que des radeaux y aient flotté autrefois (Maison des Cageux, 2024).

Dans les Treize colonies de l'Empire britannique, la navigation en train de bois arrive avec Daniel Skinner, en 1764, sur les eaux du fleuve Delaware. Né dans le Connecticut en 1733 (Charles T. Curtis, 1975), Daniel Skinner s'engage comme marin sur un navire dédié au commerce anglais, réalisant plusieurs voyages vers les ports de New York, Philadelphie et les Antilles. La vue des vaisseaux britanniques au long cours, avec leurs imposants mâts, lui rappelle la présence des majestueux pins du Haut-Delaware, qui s'élèvent à plus de cent pieds sans une seule branche, idéaux pour les mâtures des navires à voiles (*ibid.* Il augure que le transport de bois par flottage le long du fleuve jusqu'à la marée, où se trouvent des chantiers navals prospères, pourrait devenir une activité lucrative. Lorsque Skinner revient à Damascus (Penns.), c'est dans le but d'accomplir son projet. Il rassemble



La tradition du bouquet final, également connue sous le nom de *Topping-out*

Un mât de ce train de bois est orné d'une touffe de feuillage. Cette tradition symbolise l'achèvement d'une construction. Autrefois, elle représentait un aspect essentiel de la construction en bois, ayant ses racines dans un ancien rite scandinave qui a d'abord trouvé sa voie vers l'Angleterre et l'Europe du Nord, pour ensuite se répandre dans les Amériques. Une fois le bâtiment terminé, la branche la plus feuillue de l'arbre utilisé est placée au sommet de la structure, habituellement le toit ou ici, le mât, afin de veiller à ce que l'esprit de l'arbre bénéficie d'un abri.

Source : Frances Anne Hopkins (1838-1919), c. 1868, aquarelle, 39 x 56.2 cm. Bibliothèque et Archives nationales Canada, e000756713

en brelle 25 pins choisis pour être utilisés comme mâts de navires. Il engage un grand Hollandais pour descendre le Delaware jusqu'à Philadelphie, située à plus de 150 miles nautiques. Skinner trouve un preneur à Philadelphie pour sa marchandise et clôture cette expédition en moins de deux semaines (Henry M. Skirbst, 1993). Au fil du temps, l'audacieux aventurier effectuera plusieurs descentes de train de bois. Le titre de « Amiral du Delaware » lui sera symboliquement décerné pour son audace sémillante. D'autres pionniers se joignirent aux efforts d'établir un marché pour ces vastes pinèdes couvrant la région supérieure du Delaware. *L'American Forestry Association* a estimé que la hauteur observée chez des pins blancs exceptionnels est de 60 m (200 pi).



Fleuve Delaware
Fleuve Susquehanna



Rivière des Outaouais
Fleuve Saint-Laurent



Haut-Saint-Laurent
Fleuve Saint-Laurent

Comparaison des méthodes d'assemblage des radeaux, canadiens et américains

En Amérique du Nord, les méthodes d'assemblage des radeaux varient selon les parcours, mais l'ingéniosité est toujours requise. Les premiers explorateurs ont cherché de l'or; mais ils ont trouvé des arbres de toutes sortes (John C. French, 1922).

Source: Montage réalisé par la Maison des Cageux du fleuve Saint-Laurent (2025)

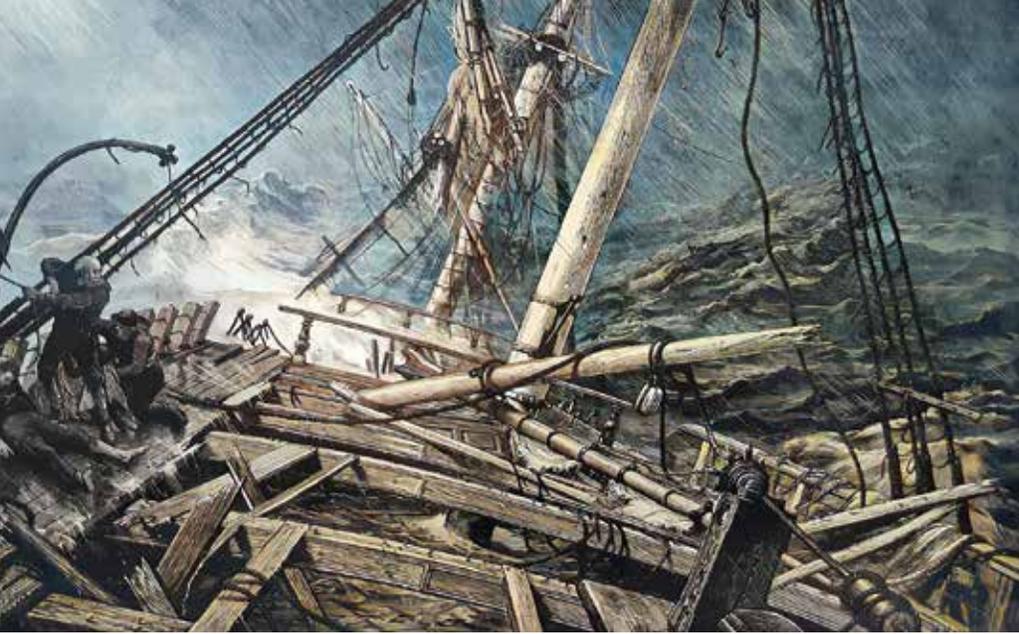
La révolution américaine dans les Treize colonies anglaises a temporairement interrompu les opérations d'envergure le long du fleuve Delaware (Leslie c. Wood, 1934). L'année 1775 marque le début de l'engagement militaire par les premiers échanges de tirs, entre les insurgés et l'armée britannique, dans le comté de Middlesex. Campé du côté des rebelles américains, le jeune Philemon Wright participe à la célèbre bataille de Bunker Hill à Boston (Dictionnaire bibliographique du Canada, 2003). Les huit années de conflit armé ont des répercussions majeures sur le continent nord-américain aboutissant à l'indépendance américaine. Le traité de Versailles (1783) redéfinira les frontières entre les colonies britanniques situées au nord et les États-Unis au sud.

Après la guerre d'indépendance des États-Unis, les trains de bois recommenceront à sillonner au quotidien le fleuve Delaware, puis le fleuve Mississippi dès 1831 (Walter A. Blair, 1930) et le fleuve Susquehanna dès 1837 (O. Lynn Frank, 1978), jusqu'au début des années 1920 (WG Pomeroy Foundation, 2018). Les *raftsmen* se sont illustrés dans le centre nord de la Pennsylvanie et l'État de New York où l'on retrouve, aujourd'hui, des espaces de commémoration tel le Raftsmen Memorial Park (Clearfield, Penns.), tout comme on y préserve précieusement les éditions du *Raftsmen's Journal* (1854-1948). William H. Egle énonce en 1883 que le métier de *raftman* comporte « juste assez d'excitation et de danger pour le rendre attrayant, et il est généralement exercé tout au long de la vie ».

En décembre 1807, les États-Unis se joignant au blocus, le Royaume-Uni se retrouve privé de nombreuses sources potentielles de bois (Sandra J. Gillis, 1975). Pour le roi George III, roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, l'approvisionnement en bois par le fleuve Saint-Laurent est d'une importance cruciale pour maintenir ses flottes de combat et de négoce. Dans le contexte des guerres napoléoniennes (1799-1815) et de la guerre de 1812 (1812-1815), la *Royal Navy* va jusqu'à escorter des navires marchands qui se consacrent au commerce du bois, car « les corsaires ainsi que les marines française et américaine représentaient des menaces pour ces convois » (Commission de toponymie, 2025). Avant de traverser l'Atlantique sous protection, des vaisseaux se rassemblent dans les îles du Pot à l'Eau-de-Vie, expliquant l'origine du toponyme « Baie des Convois » située à Saint-André-de-Kamouraska.

RÉCOLTE BRITANNIQUE DE BOIS AU XIX^E SIÈCLE

Il y a 200 ans, le *Columbus* (1824) et le *Baron of Renfrew* (1825) colorent les on-dit au port de Québec alors que s'écrit une page d'histoire maritime à l'île d'Orléans. Le mouillage de ces navires-radeaux, décrits comme des monstres océaniques, coïncide avec une période spectaculaire de ventes pour les commerçants de bois équarris. La construction du *Baron of Renfrew* surpasse l'imaginaire avec sa capacité de stocker 15 000 tonnes de bois équarri, près du double de son sosie Columbus. Conçus pour faire un voyage unique vers l'Angleterre, ces deux navires-radeaux (*Disposable Ship*) doivent transporter des quantités extraordinaires de bois équarris de la manière la plus simple possible et au meilleur coût, sans dédaigner



Un vaisseau de bois carré englouti par les flots, 1873

Cette gravure fidèlement exécutée à partir de l'épave de la *Louisa*, un navire transportant du bois équarri de Québec à Londres, dépeint les « dangers auxquels sont exposés ceux qui partent en haute mer à bord de voiliers [...]. Il a été frappé par une tempête et s'est complètement retourné [...]. Les marins sont restés sur l'épave pendant [...] deux jours et trois nuits sans manger, et certains d'entre eux sont morts. Les rescapés ont été secourus par un vaisseau et débarqués à Plymouth, en Angleterre. »

Source : « A water-logged Timber Ship », *Weekly Harper's Bazar*, 12 avril 1873, New York (É.-U.), p. 234. Archives et Collections de la Maison des Cageux du fleuve Saint-Laurent (gravure colorisée à la main) inventaire RES-C00389

d'éluder des tarifs douaniers. À terme, les marchands de bois voient d'un bon œil le nettoyage des anses à Québec. Certains bois équarris se gâtent dans les dépôts, car ils sont si massifs qu'aucun voilier ne prend le risque de s'en encombrer de peur qu'une tempête ne les déplace dans la cale et entraîne accidentellement la perforation de la coque. Ces navires-radeaux construits à fond plat s'éloignent de tous les standards du temps notamment par l'absence de quille ! Si les voyages infortunés du *Columbus* et du *Baron of Renfrew* ont saboté les aspirations de l'architecte naval Charles Wood d'en bâtir une douzaine, il se trouve que ces exploits incomparables dans le domaine de la construction navale en bois ont été réalisés en sol québécois.

La prospérité du Canada durant l'âge d'or de la navigation à voile se retrace de plusieurs façons, notamment du fait qu'en 1878, le Canada se hisse au quatrième

rang mondial des pays armateurs, avec une flotte de 7 196 navires totalisant 1 333 015 tonnes. Prospectant les mers entre 1840 et 1890, les *windjammers* de l'Amérique du Nord britannique prennent une part significative du commerce maritime du globe en se forgeant une réputation enviable grâce à la fiabilité de leurs grands voiliers et à l'excellence de leurs marins (Commission des lieux et monuments historiques du Canada, 1960). Il est connu que le commerce du bois et la construction navale canadienne au 19^e siècle vont de pair, et ce, nulle part ailleurs plus que dans la région de Québec.

La consommation britannique de bois et son approvisionnement chez nous demeureront robustes jusqu'à la fin du 19^e siècle, nous rapporte la Nouvelle initiative canadienne en histoire de l'environnement (NICHE). En cartographiant des données puisées dans l'influent journal commercial *Timber Trades*

Journal, la recherche fait valoir la bonne tenue des exportations canadiennes avec une transition marquée du bois équarri vers du bois de sciage. Pour les plus curieux d'entre vous, consultez cette affiche scientifique sur l'évolution des exportations de bois laurentiens vers la Grande-Bretagne au XIX^e siècle, disponible en ligne : <https://niche-canada.org/2024/08/20/la-consommation-britannique-de-bois-et-son-approvisionnement-international/>

Ce *Wood Rush* a vu naître, sur les ondes canadiennes, deux illustres métiers : le cageux (*raftman*), qui naviguait les trains de bois équarris vers un port maritime, puis le draveur (log driver), qui dirigeait des billots encore habillés de leur écorce vers une scierie ou une pulperie. La Commission des lieux et monuments historiques du Canada met en lumière les pionniers de notre industrie forestière, répertoriant la figure du cageux comme la plus emblématique (CLMHC, 1943). Toujours est-il que la valeur économique du bois excite nos débats politiques depuis deux siècles. Cet entrefilet tiré du journal *Constitutionnel* en 1872 contient sa part de vérité atemporelle : « Il y a au moins cent à cent cinquante maisons de commerce qui font des billots ou du bois carré dans le territoire de l'Ottawa [...]. Le commerce du bois a pris aujourd'hui des proportions gigantesques. Il emploie la moitié de la classe laborieuse et fournit plus que la moitié des revenus de notre gouvernement provincial. »

RÉFÉRENCES

Pour plus d'informations sur les références citées dans cette chronique, communiquez avec les auteurs : info@resonance-canada.ca.

Passionné d'histoire?
Ou simplement curieux de nature?
Abonnez-vous à

Histoire Québec



www.histoirequebec.qc.ca

JOHN RUDOLPHUS BOOTH, BARON DU BOIS



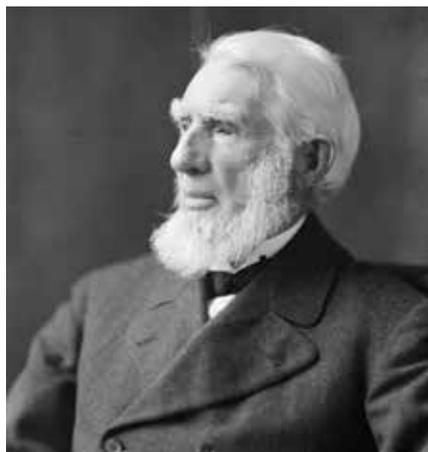
Par Louis Campeau, membre du conseil d'administration,
avec la collaboration de Laurence David, stagiaire,
Société d'histoire forestière du Québec

Librement adapté et traduit de la revue *Chatelaine*, décembre 1963

Rudolphus Booth a participé à la mise en place de la capitale du Canada, débutant avec une simple usine de bardeaux. Il a bâti un empire industriel et une fortune colossale tout en se distinguant pour permettre à plusieurs générations de Canadiens d'en parler.

Aucune famille canadienne n'a autant influencé la ville d'Ottawa que les Booth. Leur histoire commence avec le baron du bois des années 1800, John Rudolphus Booth, fils d'un colon québécois, astucieux, coriace et entreprenant. Il accumula une fortune de plusieurs millions de dollars, édifia un empire industriel et est à l'origine du commerce de la vallée de l'Outaouais.

J.R.Booth est né le 5 avril 1827, dans les Cantons-de-l'Est. Son père venait de la province de l'Ulster en Irlande et s'établit près de la ville de Waterloo au Québec. John Rudolphus était le deuxième garçon de John Booth et de Eleanor Rowley Booth. Le travail de la ferme était dur et ce second fils voulait apprendre le métier de menuisier. Encore adolescent, il partit pour l'état de New York pour devenir apprenti menuisier.



John R. Booth

Source : Bibliothèque et Archives nationales
Canada/PA 033998

DEVENIR MENUISIER

Son père le ramena à la maison pour le travail de la ferme et à 21 ans, il quitta le foyer familial pour de bon. Au Vermont, il travailla comme menuisier à construire des voies ferrées et des ponts. D'ailleurs, trente-cinq ans plus tard, il fit l'acquisition de la ligne Vermont Central Railway. Toujours au Vermont, il développa un intérêt pour la médecine et acquit quelques notions de base d'un ami médecin. Ceci l'inspirera à contribuer à la fondation de l'hôpital St. Luke d'Ottawa, pour lequel il finança également une nouvelle aile en 1903.

Lorsqu'il considéra avoir assez d'argent pour entreprendre une nouvelle étape de sa vie, il retourna au Québec pour se marier avec Roselinda, la fille d'un fermier voisin, M. Thomas Cook. Il continua son métier de menuisier dans les Cantons-de-l'Est jusqu'en 1852.

ARRIVÉE À BYTOWN

En 1852, J.R.Booth arriva à Bytown, petit village industriel de 8000 habitants, deux ans avant qu'il ne devienne Ottawa. Quand le représentant de la reine Victoria déménagea à Rideau Hall, son entourage se divertissait en descendant les rapides de la Chaudière sur les glissoirs construits pour les radeaux de pin descendant vers Québec. C'était l'époque idéale pour le florissement des idées venant de l'esprit vif de ce baron du bois.

« **En 1852, J.R. Booth arriva à Bytown, petit village industriel de 8000 habitants, qui deviendra Ottawa.**

À cette époque, un propriétaire de scierie à Bytown, Arthur Leamy, lui proposa un emploi de menuisier dans son entreprise. J.R. Booth, Roselinda et leur fille encore bébé prirent une diligence jusqu'à Montréal et un bateau à vapeur de Montréal à Bytown avec neuf dollars en poche. Ils emménagèrent dans un logement de trois pièces sur la rue Queen. Booth devait se rendre à son travail en marchant trois miles matin et soir.

CRÉATION D'UNE USINE DE BARDEAUX

Pour suppléer à son travail de menuisier, il fonda une petite entreprise de fabrication de bardeaux où il travaillait après son travail à la scierie. Toutes ses économies servirent à acheter une petite scierie sur la rive nord de la rivière des Outaouais. Son premier employé fut le jeune Robert Dollar qui connut par la suite une carrière florissante sur la côte Ouest américaine avec la ligne de bateaux à vapeur Dollar Steamship Lines.

Malheureusement, seulement deux ans après l'ouverture de la scierie, celle-ci fut détruite par le feu. Il en loua une autre de Alonzo Wright pour un an puis se déplaça du côté ontarien de la rivière et acheta l'usine de Phillip Thomson. Son partenaire d'affaires, A.W.Soper, un Américain, finança une partie de cet investissement mais dû partir à la guerre de Sécession et Booth lui racheta sa part.

BOOTH FAIT UNE SOUMISSION POUR CONSTRUIRE LE PARLEMENT, JOYAU D'ARCHITECTURE

En mai 1859, les plans du nouveau parlement canadien ayant été approuvés, plusieurs entrepreneurs déposèrent des soumissions pour les travaux de construction. Booth

présenta une soumission très basse pour la fourniture du bois nécessaire à cet ouvrage. Il prévoyait baisser considérablement le salaire des ouvriers employés à la préparation des bois. Visionnaire, il recrute et forme des chômeurs de Montréal et Québec pour réduire ses coûts et réduit le taux de chômage par la même occasion et augmente ses profits.

« Une soumission très basse permet à Booth d'obtenir un contrat pour la construction du nouveau parlement.

Ses terrains boisés de l'époque étaient constitués de plusieurs petits lots le long du ruisseau Constant à l'ouest d'Ottawa, mais il avait besoin de plus de bois. À cette époque, à la rencontre de la rivière Madawaska et de celle des Outaouais, un bloc de terrains forestiers de 388 kilomètres carrés fut mis à l'encan à la suite du décès subit de John M. Egan. L'encan, tenu à la chic maison Russell d'Ottawa, fut animé par les barons du bois de l'époque avec entre autres, George H. Perley et H.F. Bronson. Booth, toujours vêtu comme un ouvrier avec ses bottes de travail était appuyé par un banquier de la Bank of British America qui lui avait accordé un prêt à montant indéterminé sur la seule garantie de sa parole. Ce dernier avait aussi son cousin, Robert Booth, qui lui avait recommandé d'acheter à n'importe quel prix après avoir parcouru le terrain en question. Booth remporta l'encan et paya ce terrain 45 000 \$. Il était maintenant prêt à remplir ses obligations comme soumissionnaire. La plus grande partie du bâtiment original fut détruite lors du grand feu du parlement de 1916, mais la bibliothèque fut épargnée et les visiteurs peuvent encore admirer les murs en pin provenant des scieries de Booth.



Train de bois acheminant du pin blanc pour la construction navale vers les chantiers de Québec vers 1880.

Photo : W.J. Topely

Source : Bibliothèque et Archives nationales Canada

UN EMPIRE EN CROISSANCE

L'empire du baron s'étendait dans toutes les directions. Il introduisit les chevaux dans ses chantiers forestiers en remplacement des bœufs et il acheta une grande propriété au sud-est de la ville pour produire le foin nécessaire aux chevaux. Ce terrain est maintenant le site de la ferme expérimentale du ministère fédéral de l'Agriculture.

Les droits de coupe étaient constamment vendus et échangés, mais Booth se retrouvait souvent dans la position de l'acquéreur et son domaine forestier s'agrandissait sans cesse. Lorsque le transport par rivière devint trop long et coûteux, il commença à installer des voies ferrées.

Après avoir acheté une cour à bois de l'autre côté de la frontière américaine, en 1875, il ouvrit une scierie dans le Vermont et mit son demi-frère, E.J. Booth en charge des opérations. Son intérêt pour les voies ferrées le porta à considérer la compagnie Canada Atlantic Railway. Cette ligne devait joindre Ottawa au Coteau Landing, 70 kilomètres à l'ouest de Montréal, mais demeurait incomplète. Avec deux partenaires, il acquit la compagnie, finalisa la ligne jusqu'au Coteau en 1882 et étendit cette ligne jusqu'à son usine du Vermont.



Booth et un train de la Canada Atlantic Railway.

Source : Collège Algonquin

« L'intérêt de Booth pour les voies ferrées ne diminue pas.

Son intérêt pour les voies ferrées ne diminua pas avec les années. En 1885, ses trains passaient au centre de la ville d'Ottawa. Ses lignes ouvrirent l'accès à la vallée des Outaouais et furent par la suite prolongées de plus de 400 kilomètres jusqu'à Parry Sound sur la baie Georgienne. À la complétion de cette ligne, Booth possédait une ligne de chemin de fer reliant les Grands Lacs aux ports de mer du fleuve Saint-Laurent avec des terminaux à Montréal et Boston.

En 1896, l'ouverture officielle de la ligne permit à Sir Henri Joly de Lotbinière, alors contrôleur des Finances dans le gouvernement de Wilfrid Laurier, de déclarer : « Pendant que nous discutons pour déterminer ce qui pourrait être le plus utile à notre pays, M. Booth a agi. »

L'AVENTURE DES CHEMINS DE FER SE POURSUIT

M. Booth n'en avait pas fini avec son aventure à Parry Sound alors que la voie ferrée n'était que la première étape. Il acheta des terminaux marins près de Parry Sound et des parts dans la Temiskaming

Steamboat Company. Il s'objecta à une tentative de lui rendre hommage à Ottawa en répliquant que ses entreprises n'en étaient qu'à leur début.

L'achat en 1897 des scieries de Perley et Pattee lui ont permis de devenir le plus gros producteur de bois de construction au Canada, employant 2000 personnes en usine et 4000 en forêt.

Au moment du feu de 1900 (le grand feu de Hull), le fils de John avait pris les commandes de l'empire familial et il fut un des premiers à voir les flammes et la fumée qui se dégageait du feu du côté de la ville de Hull. À cet endroit, l'incendie détruisit de multiples maisons et commerces en plus de causer des dégâts considérables aux usines de E.B. Eddy. En après-midi, aidé par le vent, le feu traversa la rivière des Outaouais et infligea aux Booth des dégâts encore plus considérables. Âgé de 73 ans, J.R. Booth commença immédiatement la reconstruction de ce qui avait brûlé.

PRODUCTION DE PAPIER JOURNAL

En 1904, il débuta la fabrication de pâte de bois suivie en 1906 d'une usine de papier produisant 106 tonnes de papier journal par jour. Des années plus tard, ces usines d'Ottawa furent vendues par Jackson Booth à la société E.B. Eddy. Booth a aussi été directeur de la compagnie Canada Cement, car il voyait l'utilité de ce matériau de construction.

De son point de vue, le fait qu'Ottawa soit la capitale n'était qu'un détail insignifiant auquel il n'accordait guère d'importance. Ses gares de triage s'étendaient jusqu'au centre de la ville et une action en justice fédérale fut nécessaire pour l'arrêter de déverser la sciure de ses usines de sciage dans la rivière des

Outaouais. En contrepartie, son existence et celle de ses collègues fut primordiale dans l'existence même de la ville.

Les fonctionnaires de la ville sont maintenant occupés à enlever les rails des différentes voies construites par Booth pour construire le Queensway. Un de ses caprices fut de forcer les fonctionnaires du temps à dévier vers l'est la rue Elgin pour la faire passer sous un viaduc. Cette courbe fut provoquée par Booth qui transporta les piquets des arpenteurs de 100 mètres vers l'est pour que la rue en devenir ne dérange pas ses activités ferroviaires.

Aux objections de la ville, il avait pour réponse habituelle de menacer de déplacer une partie de ses activités pour gagner son point. Avec plusieurs milliers de personnes à son emploi et un contrôle total de son empire industriel, son opinion valait bien celle des fonctionnaires d'Ottawa.

En effet, Booth possédait tout sous son nom propre, et ce, jusqu'à ses derniers jours. La plupart de ses contemporains avaient incorporé leurs affaires depuis longtemps. (Le plus connu, E.B. Eddy, ouvrait une usine à Hull en 1854 et s'incorporait en 1886.)

LA NAISSANCE D'UNE LÉGENDE

M. Booth est mort le 8 décembre 1925 à l'âge de 98 ans. Au moment de son décès, son héritage s'élevait à plus de 23 millions de dollars. Cette somme était encore plus élevée avant qu'il ne fasse certains legs aux membres de sa famille précédant son décès.



La Résidence-John-R.- Booth à Ottawa est un lieu historique national depuis 1990. Cette grande maison, construite en 1909, est une composition sophistiquée de style néo-Queen Anne.

Photo : Parcs Canada

À son décès, trois de ses garçons étaient en mesure de poursuivre son œuvre. Ces derniers et leurs familles ont aussi marqué la ville alors plus cosmopolite. Ils ont bâti des demeures imposantes qui abritent aujourd'hui des ambassades et des clubs privés, un YMCA, une garderie ainsi que les édifices Booth et Jackson au centre-ville.

M. Booth vécut assez longtemps pour voir son nom et sa réputation devenir légendaires au Canada et ailleurs. La dernière expédition de pin blanc destinée à la marine britannique en 1925 fut immortalisée par une photographie montrant M. Booth à côté des nombreux wagons de son chemin de fer nécessaires au transport de cette commande.



Association des
Grands Propriétaires
Forestiers du Québec



Les grands propriétaires forestiers ont une longue et riche histoire et ils sont des témoins actifs de l'évolution du secteur depuis plusieurs siècles. Ils sont très heureux de se joindre à la Société d'histoire forestière du Québec.

[www. agpfq.ca](http://www.agpfq.ca)



Le Groupe Lebel se réjouit de collaborer avec la Société d'histoire forestière du Québec.

Groupe Lebel est l'un des principaux fabricants de bois d'oeuvre dans l'est du Canada.

En constante évolution depuis près de 70 ans, notre entreprise familiale s'appuie fièrement sur l'expertise de ses quelque 1 300 employés pour mener ses activités de transformation du bois dans une vingtaine d'usines réparties dans plusieurs communautés à travers le Québec, l'Ontario et le Nouveau-Brunswick.



groupelebel.com

Solifor
Société de gestion d'actifs forestiers



1 877 837.2202 | solifor.ca

— VILLÉGIATURE NATURE — TERRAINS À VENDRE

Contactez-nous | info@solifor.ca

PORTNEUF



Au bord du lac Montauban, l'un des plus beaux lacs de la région de Portneuf.

Projet de villégiature suivant des normes élevées en matière de respect de l'environnement et des paysages. En plein cœur du parc régional de Portneuf.

Quai compris à l'achat. Accès à une plage de sable. Chemin d'accès sécurisé par barrière.

Terrains disponibles dans les phases 2 et 3. Aucun délai de construction.

Faites vite et prenez rendez-vous pour une visite.



bourgsdelaseigneuriedeperthuis.ca

MAURICIE



Aux abords de la rivière Saint-Maurice.

Projet de villégiature visant à créer un milieu de vie en nature intégrant des activités récréatives quatre saisons. Aires de conservation récréative intégrées au projet.

À proximité de plusieurs attraits, dont la Réserve faunique de la Mauricie et le Parc national de la Mauricie.

Location court terme et auto-construction permise. Installation d'un quai possible. Aucun délai de construction.

La phase 1 propose des terrains avec un accès direct à l'eau alors que la phase 2 offre un accès commun à la rivière combinant intimité et convivialité.



hameaudes2rivieres.ca

SAGUENAY



À Petit-Saguenay, entre la forêt, les montagnes et le Fjord du Saguenay.

Projet de villégiature écoresponsable. Pour des habitations bien pensées et abordables.

Programme de remboursement de taxes municipales sur 5 ans pour la construction durable LEED® v4.

Aire de conservation récréative intégrée au projet. Location court terme et auto-construction permise. Aucun délai de construction.

Plusieurs attraits de proximité tant dans la région du Saguenay et de Charlevoix.



anseaucheval.ca

SUGGESTION DE LECTURE

LA MAJESTUEUSE HISTOIRE DU NOM DES ARBRES



Par Lucie Caron, éditrice,
Société d'histoire forestière du Québec

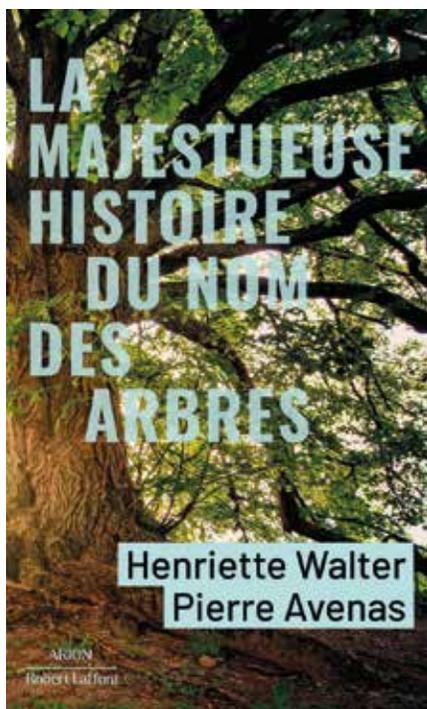
Lorsque j'étais petite, il y a fort, fort longtemps, j'aimais bien feuilleter les encyclopédies de la bibliothèque familiale. J'ouvrais à la volée et je plongeais dans un sujet, juste ouvrir, lire et voyager! Au fil des pages de ce bouquin, ce souvenir, cet état de grâce m'a de nouveau envahie.

LES AUTEURS

Henriette Walter, linguiste française, professeure émérite de linguistique, directrice de phonologie et Pierre Avenas, écrivain, étymologiste, haut fonctionnaire français, ingénieur des Mines s'investissent avec passion et nous offrent ici toute l'étendue de leur talent dans la rédaction d'un ouvrage de vulgarisation. Ils nous proposent une histoire du nom des arbres des plus agréables, car il faut l'avouer, au premier abord, l'étymologie ce n'est pas toujours «jojo». Cependant, ici, le résultat est délectable.

Science auxiliaire de l'histoire avec un grand «H», l'étymologie est basée sur des faits qu'il faut souvent interpréter, qui font douter et pour

lesquels on y va d'une explication plausible pour finalement démontrer et proposer. On découvre qu'un mot est plus qu'un mot, qu'une phrase et plus qu'une phrase. Les arbres sont indispensables et indissociables de l'histoire de l'humanité de même que leurs noms sont tissés dans la trame de fond de notre langue.



LE LIVRE

Que nous apprend ce livre et pourquoi vous devriez non seulement le lire, mais aussi le conserver tout près? Hormis le fait que c'est un très bon livre, voici quelques pistes pour vous convaincre :

- La structure du livre en facilite la lecture. Sincèrement, toutes les sections peuvent être consultées aléatoirement tellement elles se suffisent à elles-mêmes, complémentaires mais aussi indépendantes. Je vous conseille cependant la table des matières de fin de livre lors de recherches spécifiques, car elle est plus détaillée.
- Il s'avère également être un riche terrain pour des conversations et réflexions sur nos rapports avec les autres et la nature, sujet qui ne serait être plus d'actualité dans le contexte mondial actuel, tant sur le plan des héritages et des échanges culturels nécessaires à notre enrichissement personnel et collectif, prouvant ainsi

que l'isolement est source de pauvreté autant en linguistique qu'en économie.

«**Témoins des siècles qui passent, les arbres regorgent d'histoires merveilleuses.**

Petite mise en garde, c'est un plat à saveur européenne. On foule le sol de la France, mère patrie, et souventes fois on déambule dans les rues de Paris, ce qui n'est pas détestable en soi. Cela étant dit, ce livre n'est pas chauvin et il fait place à toute la diversité linguistique que représente l'Europe. Nos racines linguistiques sont européennes, enrichies d'emprunts selon les parcours migratoires et les escapades des grands explorateurs d'hier et d'aujourd'hui.

Entre nous et pour nous, on découvre, entre autres, quelques lignes spécifiquement nord-américaines comme cette description de l'épinette au Québec, appelée épicéa en Acadie et sa version anglaise « spruce » ainsi qu'un bel encadré sur la vedette d'Amérique du Nord, célèbre au-delà de ses frontières, l'érable au Canada!

- L'arbre est dans ses feuilles, marilon, marilé et dans cet arbre, il y a une branche... Ainsi se décline ce livre :
- 18 chapitres, 18 angles subjectifs assumés ;
- Un sujet par chapitre, la liste des arbres choisis classés par genre, famille et ordre ;
- Deux types d'encadrés, un précisant le propos et l'autre, amusant et éducatif, suggérant des énigmes et des questionnaires dont vous

pourrez abuser lors de soirées sociales en mettant au défi vos invités ;

- Quelques illustrations vous évitant les écueils de l'identification terrain ;
- Des annexes et des listes plus que complémentaires.

Et au commencement, une autre histoire, celle des auteurs références à découvrir ou à redécouvrir : Théophraste, Plin et Linné, illustres savants dont les écrits sont le socle de la recherche des auteurs de cet ouvrage.

Il y aurait 70 000 espèces d'arbres et arbustes. Malgré le fait qu'il est ici question de 200 espèces, ce qui paraît un petit pourcentage, cet échantillon permet de mieux connaître l'apport du nom des arbres dans certaines langues, principalement le français, hérité du grec et du latin, des mots empruntés à l'allemand et à l'anglais ou encore d'origines diverses. Comme on ne peut pas boire toute la cave à vin lors d'une seule visite, c'est donc une invitation à d'autres dégustations par d'autres lectures dont les auteurs vous partagent à quelques occasions les références.

TOUT EST DANS TOUT

La majestueuse histoire du nom des arbres, c'est aussi la majestueuse histoire de la mouvance. Témoins de récits mythologiques, cadeaux du grec, du latin, tous ces navigateurs, voyageurs qui reviennent au port et qui par monts et par vents, sur les vagues ou les routes, ont ramené dans leurs sacs des trésors et des perles linguistiques, expressions, nouveaux mots ou mystères, ces mots qui subissent au cours des siècles la déformation, l'usure, la transformation, le glissement de sens et l'évolution. Et que dire des ajouts étonnants et surprenants de notre

récente histoire que vous y dégouterez. La pomme « Apple » est aussi celle de Newton. En parlant de pommier, les chansons de notre enfance ont aussi leur place : « Pomme de reinette et sa pomme d'api devenu tapis, tapis rouge ! »

On y découvre donc les ramifications arboricoles qui envahissent notre quotidien. Nous avons oublié ces mots racines issus de notre imaginaire par les usages et les qualités intrinsèques de l'arbre. Tous les domaines y passent : histoire, mythologie, sciences de la nature, géographie, foresterie, ingénierie, voyage, exotisme, pharmacopée, cuisine, jeux, navigation, construction, musique et chants, ébénisterie, et je pourrais ainsi en faire une déclinaison de plusieurs lignes.

DIS-MOI D'OÙ TU VIENS ET JE TE DIRAI QUI TU ES !

Découvrez de nombreux dérivés spécifiques, par exemple pour le pin : pignon, pinède, péniche, pinot, pinard et les intrus comme pinacle. L'étymologie requiert de véritables Sherlock Holmes, car elle danse à travers les quiproquos historiques, la preuve en est maintenant donnée et les sceptiques seront confondus.

- Quelques exemples pour vous triturer les méninges et dont le livre foisonne :
- Quelle est la principale qualité de l'arbre du voyageur ou Ravenala ?
- Quels sont les liens entre *Taxodium*, cyprès et if ou pour séquoia, Sequoyah et les Cherokee ?
- Qui se souvient que le baccalauréat est un don de laurier, symbole de la gloire ? Et en parlant de gloire, qui de la liste des lauréats, le palmarès, recevra la palme d'or ?

- Avez-vous remarqué le phénix posé sur un phœnix, en outre un superbe palmier dattier ?
- Pourquoi le carambolage et la carambole nous inspirent le mouvement et dans quelle sphère de notre vie ?
- Le poids du caroube pourrait déterminer votre fortune ?
- Découvrez comment votre clavier d'ordinateur est relié à un arbre en particulier ?
- Le bitume, le béton et le goudron, seulement minéral ou pas, c'est du boulot cette question, ou du bouleau que viendra la réponse ?

- La langue de bois, c'est l'utilisation de mots aussi durs que le bois, c'est aux Russes qu'il faut demander pour la réponse.

Et non, je ne vous donnerai aucune des réponses. Je ne saurais vous priver du bonheur de la découverte des explications, chemins et déductions vous permettant de formuler vos réponses.

Ce livre nous confirme que notre langue, par le patrimoine forestier mondial, est d'une richesse complexe, a de profondes racines, qu'elle est généreuse et poétique et qu'elle n'hésite pas à accueillir de nouveaux mots en modifiant l'assaisonnement au passage des siècles.

Comme le lierre, les mots s'imbriquent, se lient et se délient comme se délie notre langue face aux noms et déclinaisons hérités des arbres. Toutes nos certitudes sont des incertitudes dont l'exception fait loi. Facile le français, pas certaine, mais si riche d'histoire qu'il vaut la peine qu'on s'en préoccupe, qu'on l'étudie, qu'on le comprenne et qu'on le protège.

Bonne lecture !

RÉFÉRENCE

Walter, H. & Avenas, P., (2017). *La Majestueuse histoire du nom des arbres*. Robert Laffont.

imaginemj

AGENCE DE COMMUNICATION

Rigueur, engagement
et bonne humeur !

Coordination marketing, gestion événementielle et design graphique

Marie-Josée Houde, Directrice

418 931-1166 | mjhoude@imaginemj.com | www.imaginemj.com
3000, rue Alexandra, suite 302, Québec Qc G1E 7C8

pro
de la
forêt
ing.f.orêt

Ordre
des ingénieurs
forestiers
du Québec

oifq.com

Domtar

Nous sommes la fibre de l'avenir.

DOMTAR.COM

LA MARQUISE DES MOULINS À PAPIER



Par Jean-Paul Gilbert avec la collaboration de François Rouleau,
Société d'histoire forestière du Québec

Clara Symes, fille unique de George Burns Symes¹, est née en 1845 et a grandi dans le Vieux-Québec. Son grand-père, George Symes, provenait du pays de Galles et son père était devenu un riche marchand de la ville de Québec œuvrant dans le commerce avec l'Angleterre. Sa mère, Marie-Anne Cuvillier, provenait d'une famille de notables de Montréal².

En 1857, son père faisait l'acquisition de la Baronnie de Portneuf⁴ incluant les moulins de papier tels que Woodend Mill et McDonald and Logan à Portneuf⁵.

En 1861, sa mère décédait suivie de son père en 1863; Clara héritait d'une immense fortune à l'âge de 18 ans. Elle fut confiée à une tutrice, sa tante, pour notamment gérer ses biens jusqu'à sa maturité. En 1872, à l'âge de 27 ans, elle épousait à Londres le marquis de Bassano (Napoléon-Hugues-Charles Maret) et accédait au titre nobiliaire de marquise de Bassano.

Carruthers rapporte que la marquise loua le moulin à papier McDonald & Logan en 1871 et, en 1887, vendit le moulin Woodend. En spéculant un peu, il y a lieu de croire que si le régime seigneurial avait été aboli en 1866 ou après, au lieu qu'en 1854, la marquise de Bassano serait devenue Baronne de Portneuf.

En 1898, elle devint la première duchesse canadienne à la mort de son beau-père. Elle décéda en 1922 à Paris, laissant le souvenir d'une dame de la grande bourgeoisie fort généreuse envers les orphelins⁶.



La marquise de Bossano, 1864.

Source : Musée McCord Museum

1 Symes, G. B., *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*.

2 Lebel, J.-M., « La marquise de Bassano - Une riche héritière du Vieux-Québec », *Magazine Prestige*, mai 2022.

3 Tremblay-Lamarche, A., « Clara Symes, duchesse de Bassano : à cheval entre deux mondes », *Cap-aux-Diamants*, automne 2018.

4 *Baronnie de Portneuf* — Wikipédia.

5 Carruthers, G., *Paper in the making. Part I — First Hundred Years of Paper-Making by Machine. Part II— First Century of Paper-Making in Canada*, The Garden City Press Co-Operative, Toronto, 1947, pp 339, 346 et 347.

6 Tremblay-Lamarche, A., « Inculquer « le plaisir de jouer en petit le rôle de la providence » : l'éducation à la charité de Clara Symes, duchesse de Bassano », *Cap-aux-Diamants*, hiver 2019.

NDLR : texte extrait des [Anecdotes des faiseurs de papiers – supplément janvier 2025](#), Société d'histoire forestière du Québec.

FORMA BOIS

La référence en formation
continue de l'industrie du bois



*Au service de la profession
depuis près de 40 ans !*

groupe-ddm.com

825, rue Raoul-Jobin
Québec (Québec) CANADA G1N 1S6
Téléphone : 418 877-5252
Télécopieur : 418 877-6763

- *Environnement*
- *Études économiques*
- *Foresterie*
- *Génie civil*
- *Géomatique et technologie de l'information*
- *International*
- *Planification stratégique*
- *Urbanisme et aménagement du territoire*

Experts-conseils depuis 1987

Certifié ISO 9001:2015

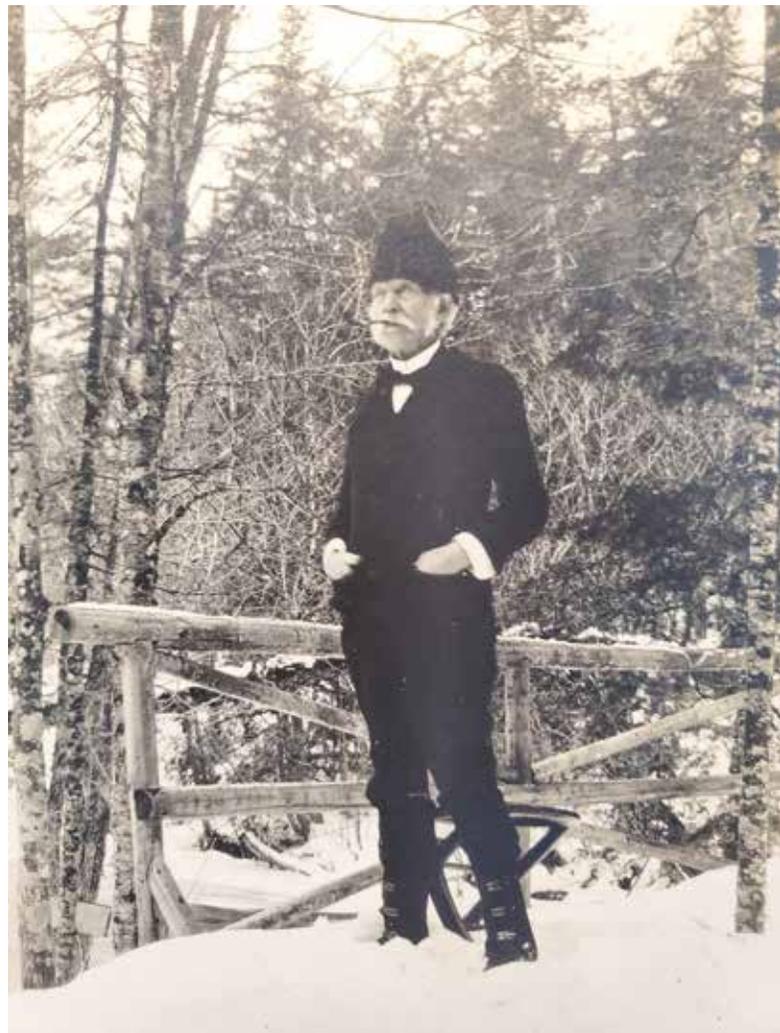
LA FAMILLE JOLY DE LOTBINIÈRE ET SA FORÊT SEIGNEURIALE, VISIONNAIRE D'UNE FORESTERIE DURABLE



Par Louis Bélanger, ing.f., Ph. D., Ami.e.s de la Forêt de la Seigneurie de Lotbinière

INTRODUCTION

Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière est une figure marquante de l'histoire forestière du Québec, reconnu comme un pionnier de l'arboriculture québécoise. Chercheur avant l'heure (Joly, 1882), son œuvre est superbement illustrée par les majestueux noyers noirs du domaine Joly-De-Lotbinière. C'est lui qui sera l'instigateur auprès de l'Assemblée législative de la Fête des arbres en 1882. Moins connue est son œuvre de « grand forestier » marquée par son action politique pour établir les jalons d'une foresterie durable au Québec ainsi que les bases d'une sylviculture « de renouvellement naturel ». Député à la première Assemblée législative du Québec, on lui doit la création en 1868 du premier comité parlementaire des Bois et Forêts chargé de donner des avis sur la conservation des forêts. Dix ans plus tard, il rédigera pour le parlement canadien le premier rapport sur la sylviculture et l'état des forêts du Canada (Joly, 1878). Révélateur de son influence, il deviendra, en 1900, le premier président de l'Association forestière du Canada.



Henri-Gustave Joly de Lotbinière, visionnaire d'une foresterie durable.

Source : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Famille Joly de Lotbinière P351, S1, P3

Mais d'où lui venait cette passion pour les arbres et la forêt? Comme l'ont bien documenté Gadoury (1998) et Little (2013), elle lui venait de son engagement dans le projet forestier de ses parents Pierre-Gustave Joly et Julie-Christine Chartier de Lotbinière. Leur but était d'assurer la conservation et la mise en valeur de la forêt de leur Seigneurie de Lotbinière pour le bénéfice à long terme de la famille et des censitaires. En 1849, fraîchement arrivé de ses études en France, le jeune Henri-Gustave s'engagera corps et âme dans cette entreprise. Il découvrait alors la forêt vierge de la vallée du Saint-Laurent dans toute sa splendeur. Son père s'inquiétera même de son intérêt pour le travail en forêt. Il écrira à son ami Louis-Joseph Papineau en 1855 (Gadoury, 1988): « Mon fils Henri est dans les bois avec mes coupeurs de billots. J'avoue que j'avais cédé à un autre avenir pour lui et que je le crois propre à autre chose ».

L'histoire de la FSL lui confère une valeur patrimoniale unique. Amorcée en 1831, l'action de la famille se poursuivra jusqu'en 1967. Ce sera l'année où la FSL sera expropriée par le gouvernement de Daniel Johnson pour contrecarrer le projet du dernier seigneur, Edmond Joly de Lotbinière. Ce diplomate canadien avait « osé » offrir la FSL au Service canadien des forêts pour en faire une forêt expérimentale en collaboration avec l'Université Laval. Le Québec s'engagera, tout de même, à lui donner un statut de station forestière avec un mandat de recherche et de démonstration (Doré, 1975).

Aujourd'hui, la Forêt de la Seigneurie de Lotbinière constitue l'un des joyaux écologiques des basses-terres du Saint-Laurent (Jobin *et al.*, 2019). D'une superficie de 163 km², elle représente le dernier massif forestier d'un seul

tenant des basses-terres. Grâce aux mesures de conservation que lui ont accordées pendant 140 ans les seigneurs et seigneuses de Lotbinière, elle constitue l'un des rares territoires de la plaine du Saint-Laurent n'ayant jamais été défriché et, conséquemment, à conserver une composition forestière proche de celle de la forêt préindustrielle (Danneyrolles *et al.*, 2020 Drouin, 2023).

L'objectif de cet article est de présenter le projet forestier tout à fait singulier de la famille Joly de Lotbinière tel qu'elle le mit en œuvre au XIX^e siècle.

UN TRIO GAGNANT POUR LE COMMERCE DU BOIS: LA FORÊT TEMPÉRÉE MIXTE, L'ÉPINETTE ROUGE ET LE QUEBEC STANDARD DEAL

Pour comprendre le projet économique de la famille Joly de Lotbinière, il faut être au fait d'un créneau méconnu du commerce du bois entre le Canada et la Grande-Bretagne au XIX^e, celui du *Quebec*

standard deal, le madrier sélect d'épinette et de pin blanc (Lower, 1973). Si les radeaux de pins blancs équarris symbolisent le commerce du bois canadien à cette époque, il ne représentait qu'un des trois produits forestiers qui manquaient à la Grande-Bretagne coupée de ses sources traditionnelles de la Baltique par le blocus de Napoléon. En plus de devoir remplacer le gros pin sylvestre équarri servant de matériau tout usage pour soutenir sa révolution industrielle, elle avait besoin de remplacer le chêne anglais, vital pour sa flotte militaire et civile, ainsi que le deal d'épinette de Norvège, le gros madrier résineux servant de bois d'œuvre nécessaire à sa croissance urbaine (Clifford et Castonguay, 2022).

La vieille forêt tempérée mixte

Le commerce international du madrier, cette première industrie du sciage du Québec, était lié à une forêt aujourd'hui presque disparue, la vieille forêt mixte tempérée, désignée également comme la forêt acadienne. Cette forêt majestueuse était constituée d'une canopée de



Une vieille forêt mixte tempérée composée de pin blanc et d'épinette rouge. C'est ce type de forêt qui alimentera au XIX^e les grandes scieries de madriers établies dans la vallée du Saint-Laurent et celle de la Saint-Jean au Nouveau-Brunswick.

Source: Bibliothèque et Archives Canada. Abattage d'arbres, Nouveau-Brunswick. Num. de réf. : MIKAN 3372096

grands pins blancs surplombant une futaie irrégulière, de grosses tiges d'épinette rouge, de pruche, de thuya et de bouleau jaune. Cette « forêt noire », comme la décrivait Howe (1918), occupait la plaine du Saint-Laurent entre Québec et Montréal ainsi que les basses collines des Appalaches et des Laurentides.

La présence de ce grand massif de vieilles forêts était liée à la rareté des feux de forêt due au climat régional humide. L'abondance de l'épinette rouge (*Picea rubens*) constitue le trait écologique distinctif de la forêt acadienne. Longévive et tolérante à l'ombre, c'est une espèce de fin de succession bien adaptée aux longs cycles de feux (Fortin et al., 2003 ; Dumais et Prévost, 2007).

L'épinette rouge comme bois d'œuvre

Henry et John Caldwell, seigneurs de Lauzon, furent les premiers à reconnaître l'opportunité économique que représentait cette forêt vierge d'épinette et de pin. Dès 1806, ils construisaient à l'embouchure de la rivière Etchemin la première grande scierie de madriers du Bas-Canada (Richardson, 1974 ; Doyon, 2023). Dans un témoignage captivant devant une commission parlementaire britannique (PPGB, 1821), John Caldwell explique la place prise par l'épinette de la vallée du Saint-Laurent dans l'économie forestière du Bas-Canada :

«I conceive that the proprietors of land in Lower Canada have a particular interest in the wood trade as respects the spruce timber, as there is scarcely a landowner or farmer who has not spruce on his property and which is available to the market either by being near the St-Lawrence or great streams which empty themselves into that river; hence it can be readily brought to the mills near Quebec, erected for the purpose of sawing it [...] Spruce is not exported in square timber. The

growth of that timber being small it is only susceptible to being sent to Great Britain cut into deals. It is seldom obtained of a larger size than fourteen inches square [...] It produces a deal as nearly as possible identical to Norway spruce. I was the first who exported it in 1808-9.»

L'épinette dont parle Caldwell est l'épinette rouge. Son bois relativement léger, mais résistant en faisait un bois d'œuvre recherché.

Le Quebec standard deal

Le *deal* britannique était un madrier d'épinette ou de pin, de 2 à 3 pouces d'épaisseur, de 7 à 11 pouces de largeur et de plus de 8 pieds de longueur (Lower, 1973). Habitué au madrier de la Baltique, le marché britannique exigeait un produit de haute qualité, libre de nœuds et soigneusement coupé de bout en bout. Un système de mesurage et de classification des bois en trois classes de qualité avait été établi au port de Québec dès 1808. Au port de Québec, l'unité de mesure de référence était le *Quebec standard hundred deals* qui représentait 100 pièces de 12 pieds de long par 11 pouces de large par 2,5 pouces d'épaisseur.



Le Quebec Standard Deal. Empilements de madriers au moulin du Bas-du-Sault-Montmorency vraisemblablement entre 1870 et 1875.

Source: Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Montmorency Mills, L. P. Vallée, P1000, S4, D26, P2

Le marché du *deal* sera à l'origine d'une vague de construction de grandes scieries à l'embouchure de presque chaque tributaire du Saint-Laurent entre Rivière-du-Loup et Hawkesbury (JCLBC, 1836 ; Lower, 1973). Certaines compteront parmi les plus grandes de l'Empire, comme le moulin à scie du Bas-du-Sault-Montmorency de Peter Patterson qui s'approvisionnera dans le bassin de la Bécancour puis celui du Saint-Maurice (Keyes, 1985).

UN PROJET FORESTIER FONDÉ SUR LE MAINTIEN DE LA VALEUR ÉCONOMIQUE DE LA FSL

L'idée d'établir la Forêt de la Seigneurie de Lotbinière comme une propriété forestière distincte du reste de la Seigneurie est née en 1829 en lien avec le projet économique de la nouvelle seigneuresse de Lotbinière, Julie-Christine Chartier de Lotbinière, et de son conjoint français Pierre-Gustave Joly. Julie-Christine était l'héritière de Michel-Eustache-Gaspard-Alain Chartier de Lotbinière, propriétaire des Seigneuries de Rigaud, de Vaudreuil et de Lotbinière. Lors du partage de la succession, le couple réclamera la Seigneurie de Lotbinière. Tout laisse à penser qu'ils avaient perçu les potentialités économiques considérables de la forêt non concédée de la Seigneurie (Little, 2013). Ils avaient comme exemple la scierie de leur voisin John Caldwell, seigneur de Lauzon.

Deux objectifs économiques étaient ciblés par leur projet forestier. Le premier était de faire de la transformation des bois de la Seigneurie la base du revenu familial. Il faut savoir que l'agriculture au Bas-Canada était alors en pleine crise. Pierre-Gustave investira une partie de sa fortune personnelle pour construire le moulin à scie et protéger la forêt. En

effet, l'approvisionnement du moulin devait être entièrement assuré par la forêt non concédée de la Seigneurie. Le second objectif était d'augmenter la valeur de revente de la Seigneurie dans le cas où la famille déciderait de s'installer en France (Little, 2013). Dans cette perspective, Pierre-Gustave jugeait que les bois de la Seigneurie représentaient l'actif le plus important. Dans un bilan de ses affaires qu'il laisse à Julie-Christine au départ d'un voyage à l'étranger, il lui conseille de fermer le moulin à scie, s'il décédait, en raison du caractère spéculatif du commerce du bois. Toutefois, il pense qu'il y aurait compensation à cette fermeture par la croissance des bois. Il lui recommande donc de veiller strictement à la conservation des bois de la Seigneurie qui devraient prendre, selon lui, une grande valeur avec le temps (Joly, 1841).

Pierre-Gustave sera l'un des premiers à percevoir les dangers d'une surexploitation de la forêt du Bas-Canada. À la même époque, son pays natal, la France, connaît une crise forestière marquée par la déforestation et une disette de bois. En 1840, dans une lettre à son ami Louis-Joseph Papineau, seigneur de la Petite-Nation, il lui expliquera sa vision d'une mise en valeur durable d'une forêt seigneuriale (Gadoury, 1998):

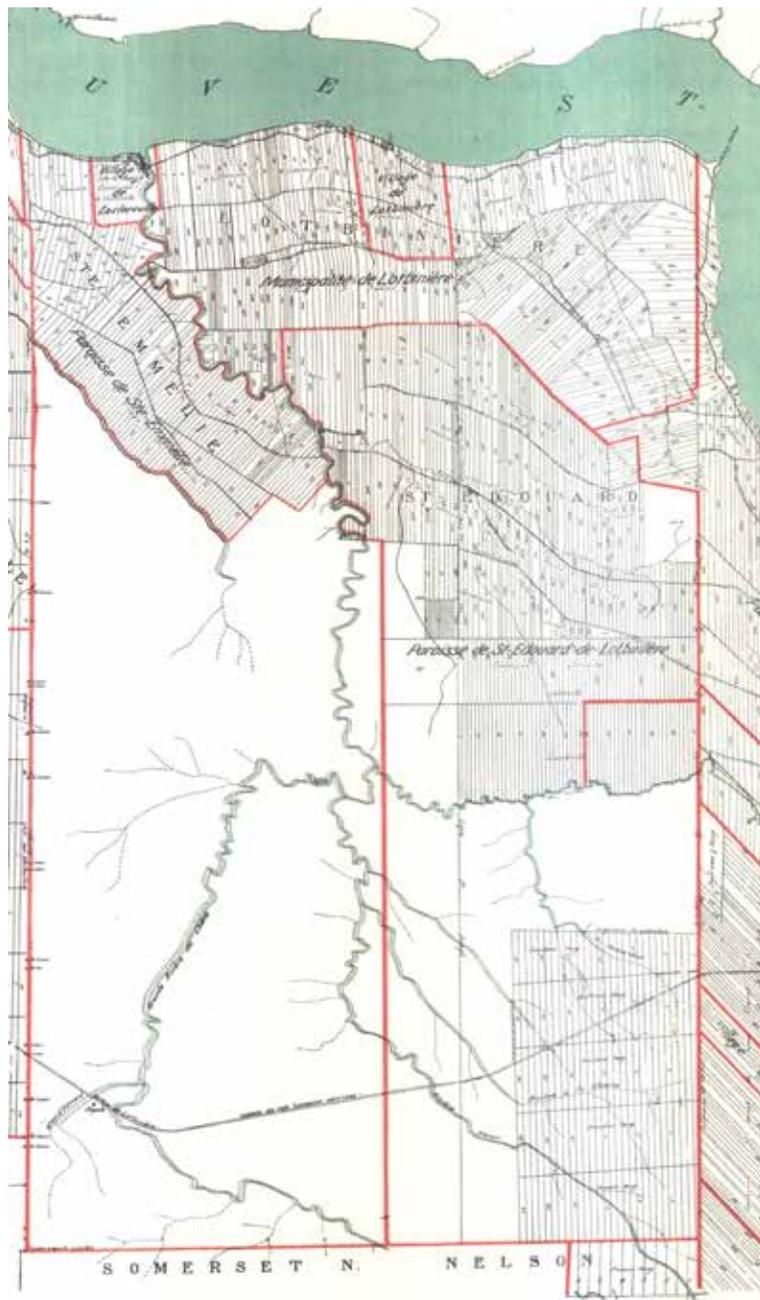
« Soignez vos bois, croyez-moi: j'en retire les quatre cinquièmes de mon revenu et je pourrais me faire payer l'autre cinquième si je n'employais mes censitaires à leur exploitation. La destruction du bois suit dans ce pays une marche infiniment plus rapide que le défrichement des terres, Il en résultera que dans peu d'années ceux-ci auront une beaucoup plus grande valeur que celle-là. C'est déjà le cas maintenant. »

Le maintien du patrimoine forestier familial est donc à la base du projet économique des Joly de Lotbinière.

Le jeune Henri-Gustave sera profondément marqué par cette vision de ses parents. Cette vision d'une foresterie durable centrée sur une forêt se distingue de la vision expansionniste des familles de grands barons du bois de la région de Québec comme les Price et les Gilmour.

LES ASSISES DU PROJET FORESTIER DES JOLY DE LOTBINIÈRE

La viabilité du projet forestier de la famille Joly de Lotbinière pendant le XIX^e est remarquable alors qu'une grande partie des grandes scieries de la vallée du Saint-Laurent ne survivront pas à la



Une section du « Plan du comté de Lotbinière d'après le cadastre de 1924 » qui correspond à la Seigneurie de Lotbinière. La Forêt de la Seigneurie de Lotbinière correspond à la partie sud non subdivisée en lots. Notez au sud-est, les 5 rangs du projet gouvernemental de colonisation débuté en 1920 qui deviendront la municipalité de Saint-Janvier-de-Joly.

Source: Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Département de la colonisation, des mines et des pêcheries

Grande Dépression de 1873-1896 (Gaudreau, 1988). Les solides assises du projet familial expliquent ce succès.

Le potentiel économique remarquable de la forêt mixte vierge

En industriel prudent, Pierre-Gustave commande dès 1835 à l'inspecteur des bois James McPhee un inventaire forestier des 502 km² de forêts vierges des Seigneuries de Lotbinière et de Deschaillons (Hamel et McPhee, 1836). L'objectif était d'évaluer la quantité de bois résineux de haute qualité pour le sciage (diamètre à hauteur de souche DHS > 12 pouces). Cet inventaire fournit l'un des rares portraits de la forêt vierge des Basses-terres du Saint-Laurent.

La FSL contenait en moyenne à l'acre 7 800 pieds mesure de planche (PMP) de pin, 3 000 PMP d'épinette et 2 600 PMP de pruche, correspondant respectivement à 100, 40 et 34 m³/ha. Les essences compagnes notées étaient le bouleau jaune, le thuya, le frêne, l'érable à sucre et le mélèze. Les commentaires de McPhee laissent penser que ce massif de vieilles forêts mixtes présentait une certaine uniformité propre à un grand massif de forêts climatiques. Suivant le cadre écologique de référence du Québec, toute la FSL se retrouve sur la plaine de Manseau-Saint-Gilles caractérisée par la prédominance de dépôts sablonneux imparfaitement à mal drainés (Jobin *et al.*, 2022).

Créer une réserve forestière qui les dégage de l'obligation de coloniser

L'une des décisions stratégiques prises par Pierre-Gustave sera de modifier la tenure des deux tiers de la Seigneurie de Lotbinière, la partie connue comme « l'augmentation

de Frontenac », constituée de terres non loties et non concédées. Une loi, adoptée en 1826, permettait la commutation d'une tenure seigneuriale en « franc et commun soccage », une tenure britannique en pleine propriété. Cette mutation permettait à la famille de se dégager de l'obligation de concéder des terres à de nouveaux colons (Héroux, 1987). Elle se constituait ainsi une grande forêt privée de 330 km². Aujourd'hui, la présence de la Forêt de la Seigneurie de Lotbinière découle de cette décision.

Établir le Grand moulin à scie de la rivière Duchêne

La pièce maîtresse du projet de mise en valeur de la FSL sera la construction du Grand moulin à scie de la rivière Duchêne, comme désigné initialement. Pierre-Gustave finance le moulin avec ses propres capitaux. Sa localisation à l'embouchure de la rivière du Chêne sera très avantageuse pour le contrôle à long terme des coûts. Les billots arrivent directement dans la cour du moulin alors que le cabotage par goélettes assure un accès facile au port de Québec.

Pierre-Gustave veut la meilleure technologie de sciage disponible. Il engagera les constructeurs de moulins les plus réputés de la région, les frères Ritchie. Le moulin comprend alors quatre grandes scies à châsse, soit une scie verticale à lames multiples montées sur un cadre rectangulaire. Un bâtiment attendant abrite trois scies rondes, une à déligner et deux à ébouter.

En 1836, suivant le rapport d'un comité spécial du Conseil législatif du Bas-Canada sur le commerce du bois, le Bas-Canada compte alors une quarantaine de « Grandes scieries » (JCLBC, 1835-36). Celle de Lotbinière compte parmi les sept plus grandes avec une production annuelle de l'ordre de 100 000 madriers par année, soit 2 millions de PMP. En comparaison, le moulin du Bas-du-Sault-Montmorency produisait 300 000 madriers.

Le Grand moulin sera modernisé par Pierre-Gustave en 1860 puis par son petit-fils Edmond-Gustave en 1901. Il y installera une turbine à la vapeur. Ce n'est qu'en 1916 que le moulin sera remplacé par un tout nouveau qui doublera la capacité de sciage de l'entreprise familiale.



Le moulin à scie des Joly de Lotbinière à Leclercville en 1894. Notez à gauche les hommes sur un empilement de madriers destinés à la Grande Bretagne.

Source: Patrimoine et histoire des Seigneuries de Lotbinière, Fonds Société d'histoire de Lotbinière ID: 1096

LES GROUPEMENTS, CES PIONNIERS DE LA FORESTERIE!

Groupements forestiers Québec (GFQ) est heureux de s'associer à cette revue qui met en lumière notre riche histoire forestière.

Parmi les pionniers de cette riche histoire, il importe de faire une place à ces visionnaires qui ont fondé les premiers groupements forestiers au début des années 1970. Né de la volonté de la population de sauver des villages de la fermeture dans la foulée des Opérations Dignité, le modèle unique des groupements forestiers s'est depuis propagé et implanté de façon durable dans le paysage québécois.

Aujourd'hui, GFQ compte 34 groupements membres totalisant plus de 27 500 propriétaires de forêts privées. La gestion commune, l'aménagement intensif et efficace, de même que le développement durable sont autant de principes qui guident les actions des groupements forestiers et visent à favoriser la création de richesse au bénéfice de l'ensemble des régions.

Considérant leur grande productivité, leur proximité des usines et leur fort potentiel de développement, les forêts privées sont appelées à jouer un rôle toujours accru dans le développement économique des régions. L'histoire forestière du Québec continue de s'écrire et les groupements forestiers continueront d'y faire leur place!

Suivez nos activités sur notre site Groupementsforestiers.quebec, la page [Facebook.com/Groupementsforestiers](https://www.facebook.com/Groupementsforestiers) et dans le journal *Le monde forestier*.



1175, Lavigerie, bur. 203,
Québec QC G1V 4P1
418.877.1344

groupementsforestiers.quebec
[facebook.com/Groupementsforestiers/](https://www.facebook.com/Groupementsforestiers/)

40 ans de coopération



**Fière de la riche histoire
des coopératives
forestières, la FQCF
travaille chaque jour à en
écrire de nouvelles pages.**

C'est plus que jamais le cas en 2025, déclarée année internationale des coopératives par les Nations unies, coïncidant aussi avec le 40^e anniversaire de fondation de la FQCF.

Créées par des travailleurs visionnaires qui ont voulu améliorer leur sort en valorisant la ressource forestière de leurs régions, nos coopératives sont les mieux placées pour relever les défis de l'heure que sont la décarbonation de l'économie et la lutte aux changements climatiques.



Fédération québécoise
des coopératives forestières

Suivez nos activités sur le site Web FQCF.coop, la page [facebook.com/laFQCF](https://www.facebook.com/laFQCF), et dans le journal *Le Monde forestier* dont la FQCF est copropriétaire.

Assurer le renouvellement naturel de l'épinette

L'histoire de la FSL est aussi l'histoire d'une famille de grands sylviculteurs. Henri-Gustave et Edmond-Gustave seront les promoteurs d'une sylviculture axée sur le « renouvellement naturel de la forêt ». Pour maintenir un rendement soutenu de gros bois d'épinette, ils développent ce que l'on pourrait appeler « la coupe à diamètre limite avec protection des jeunes bois ». Les fondements scientifiques de ce type de coupe sont décrits par Henri-Gustave (1878) dans son Rapport sur la sylviculture et les forêts du Canada :

« Nos forêts d'épinettes sont pleines de jeunes bois, de dimensions et d'âges différents, qui seraient capables d'assurer un rapport constant et perpétuel s'ils étaient traités avec intelligence... Le jeune bois en état de croissance doit être conservé, car l'avenir de nos forêts en dépend. Presque sans valeur pendant les premières années, il parvient ensuite, dans un temps merveilleusement court, à des dimensions exploitables, en diamètre et en hauteur, sans exiger de soins ni de dépense. C'est le meilleur des placements. »

Avec l'arrivée des coupes de bois de pulpe sur les terres de la Couronne, les Joly de Lotbinière dénonceront la réduction du diamètre limite à 7 po dans le règlement des bois et forêts. Ce diamètre n'assurait pas, selon eux, une production soutenue de bois. Edmond-Gustave (1902a) recommandera au gouvernement, sur la base de son expérience dans la FSL, un diamètre limite à la souche de 13 po pour l'épinette blanche (rouge) et de 9 po pour le sapin.

Pour le pin blanc, Henri-Gustave (1878) constatera un problème aigu de régénération. Il ne trouvera pas, toutefois, un moyen pour le régénérer:

« Chose étrange, on trouve très peu de pousses dans nos meilleures pinières. Questionnez ceux qui les ont parcourues, ils vous diront combien y sont rares les jeunes brins, vigoureux et bien venants. Pourquoi le pin ne se resème-t-il pas de lui-même, et ne se reproduit-il pas avec la même facilité que nos autres arbres indigènes, notamment l'épinette ? »

Établir un partenariat avec les cultivateurs-entrepreneurs

Pour assurer la récolte du bois nécessaire au moulin, la famille a recours à la sous-traitance avec des cultivateurs de la Seigneurie et de la région. Les sous-traitants sont les piliers de l'organisation de l'exploitation forestière au Bas-Canada au XIX^e. La sous-traitance de la famille se démarque par l'établissement d'un partenariat à long terme avec « leurs habitants ». La stabilité de l'entreprise familiale, qui résiste aux cycles économiques baissiers du commerce international du bois (Lower, 1973), garantit de l'emploi d'année en année. Pendant le XIX^e, des contrats seront établis annuellement avec 20 à 35 cultivateurs-entrepreneurs. La famille ajuste ses marchés de bois en fonction des capacités des cultivateurs, variant de 200 à 2 000 billots. Exerçant une gestion paternaliste, loyale et prudente, la famille maintiendra sa réputation et sa respectabilité auprès des habitants (Little, 2013).

Dans cette relation d'affaires, toutefois, c'est clairement le cultivateur-entrepreneur qui doit prendre tous les risques associés aux aléas de l'exploitation forestière. Dans le contrat type, les cultivateurs s'engagent à couper un nombre déterminé de billots, à les transporter à la rivière, à les empiler, puis à les « rouler » dans la rivière au moment de la crue. Ils ont aussi à fournir une personne qui participera à la drave. Dans le

cas de non-respect d'une clause, le contrat prévoit des pénalités par des retenues sur les paiements des billots.

Veiller à la conservation des bois

Tout au cours du XIX^e siècle, la famille Joly de Lotbinière se préoccupe du maintien du capital forestier de la forêt. En 1847, dans ses instructions à son nouvel agent Louis Magnenat, Pierre-Gustave jugeait raisonnable de couper annuellement de 30 à 40,000 billots, car « le bois ne manque pas ». L'intensité de la récolte au XIX^e peut être établie à l'aide des contrats de coupes. De 1834 à 1860, 15 000 billots d'épinettes et de pins de 12 ou 16 pieds étaient récoltés annuellement en moyenne. La capacité de l'usine était estimée à 24 000 billots par année. Ce niveau de coupe représentait environ 5 arbres coupés par hectare par rotation de 20 ans, soit un taux de récolte de 5-6 % ou de 0,25 m³/ha/an. Suite à la rénovation du moulin en 1860, sa capacité passe à 36 000 billots par an. De 1860 à 1884, le niveau moyen de coupe n'augmentera toutefois qu'à 25 000 billots/an. Ceci correspondrait, suivant une estimation approximative, à une intensité de coupe de 0,4 m³/ha/an.

Ce n'est qu'à partir de 1885 que l'intensité de coupe augmente radicalement. Edmond-Gustave, qui gère maintenant l'entreprise familiale, entend utiliser la pleine capacité de transformation du moulin. Il double la coupe à plus de 60 000 billots/an, une intensité de coupe approximative de 0,6 m³/ha/an, prenant en considération une baisse graduelle de la taille des billots. Pour fins de comparaison, la possibilité forestière unitaire de la FSL estimée par Doré en 1975 et le BFEC en 2013 était de 1,5 m³/ha/an.



Drave sur la rivière du Chêne vraisemblablement entre 1930 et 1940. Notez le diamètre des billots malgré un siècle d'exploitation de la FSL.

Source: Patrimoine et histoire des Seigneuries de Lotbinière

Après 17 ans de coupes à cette intensité, Edmond-Gustave (1902b) informe son père qu'il observe une raréfaction des gros bois de plus de 13 pouces à la souche. Le niveau de coupe sera toutefois maintenu puis augmenté avec le développement des marchés des traverses de chemin de fer, de l'écorce de pruche puis du bois de pulpe. Ce sera l'objet d'un prochain article.

CONCLUSION

En 1902, parlant de préservation des forêts devant une commission parlementaire, Edmond-Gustave Joly de Lotbinière présentait le bilan de 70 ans de foresterie dans la FSL :

« Le fait que nous ayons coupé régulièrement des épinettes sur la Seigneurie de Lotbinière depuis plus d'un demi-siècle et que nous espérons continuer à le faire pendant de nombreuses années encore devrait être accepté comme preuve que (...) le respect du principe de renouvellement naturel devrait être suffisant pour assurer un approvisionnement durable en bois pour tous les usages, si seulement la nature est autorisée à faire son travail » (Joly de Lotbinière, 1902a, traduction libre).

C'est une belle description du principe de maintien de la pérennité d'une forêt. La mise en valeur de la

Forêt de la Seigneurie de Lotbinière au XIX^e témoigne de l'œuvre d'une famille de grands forestiers. La première moitié du XX^e sera toutefois une période turbulente pour la FSL : successions, conflit avec les projets de colonisation, contrecoups d'inondations, crise économique, expropriation.

Après son expropriation par le gouvernement du Québec en 1967, son statut de station forestière aurait dû lui assurer une gestion exemplaire. Ce fut en partie le cas, compte tenu des connaissances forestières de l'époque (Drouin, 2023). Ceci explique pourquoi ce joyau écologique et patrimonial a perduré jusqu'à nous.

Malheureusement vers 1988, le Ministère lui a enlevé, pour des raisons obscures, son statut de station forestière. Il en fait une unité d'aménagement forestier « comme les autres ». Pire, en 2016, le Ministère lui fait perdre son individualité comme unité d'aménagement pour l'amalgamer au reste de la forêt publique de la région Chaudière-Appalaches. Cela s'est fait malgré les protestations des gens de Lotbinière.

Par ces gestes, le gouvernement du Québec n'a pas respecté son engagement vis-à-vis la population

de Lotbinière de prendre soin de la FSL en l'aménageant comme une forêt expérimentale (Doré, 1975). Aujourd'hui, il existe une volonté des gens de Lotbinière de redonner ses lettres de noblesse à la Forêt. C'est ainsi qu'un projet d'aire protégée d'utilisation durable a été déposé dans le cadre du Plan nature du Québec. C'est une histoire à suivre...

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier Jean-Pierre Ducruc qui m'a encouragé à explorer l'histoire de la famille Joly de Lotbinière et de sa forêt. Je suis aussi redevable au précieux soutien de Pierre Bluteau et Francine Lemay de Patrimoine et histoire des Seigneuries de Lotbinière, les gardiens des archives du Bureau seigneurial. Je salue Anthony Drouin avec qui je me suis lancé dans cette aventure ainsi que nos collègues des Ami.e.s de la FSL. Un merci spécial à Pierre Mathieu et Guy Lessard de la SHFQ pour leur appui. Enfin, j'aimerais exprimer toute ma reconnaissance à Francine Joly de Lotbinière, seigneuresse de Lotbinière, pour son enthousiasme contagieux pour la conservation de la FSL.

RÉFÉRENCES

- Clifford, Jim et Stéphane Castonguay (2022), British ghost acres and environmental changes in the Laurentian Forest during the nineteenth century. *Journal of Historical Geography* 78 : 126-138.
- Dannevrolles, V. et al. (2020), *Utilisation couplée des archives d'arpentage et de la classification écologique pour affiner les cibles de composition dans l'aménagement écosystémique des forêts tempérées du Québec*. Gouvernement du Québec, MRNF, Direction de la recherche forestière. Mémoire de recherche forestière n° 183, 36 p.
- Doré, André (1975), *Seigneurie de Lotbinière, rapport*. Service des plans d'aménagement, Direction générale des forêts, Ministère des Terres et Forêts. Québec, 132 p. et annexes.
- Doyon, Julie-S. (2023), *Mission New Liverpool: l'histoire de sa communauté anglicane et de son église*. Les éditions du Septentrion, Québec, 344 p.
- Drouin, Anthony (2023), Une reddition de compte fondée sur l'écologie historique pour l'aménagement durable des forêts : le cas de la Forêt de la Seigneurie de Lotbinière. Mémoire de maîtrise, Département des sciences du bois et de la forêt, Université Laval, Québec, 69 p.
- Dumais. D. et M. Prévost (2007), « Management for red spruce conservation in Québec: the importance of some physiological and ecological characteristics - a review ». *Forestry Chronicle* 83(3) : 378-392.
- Emond, Eugénie (2022), « La dernière seigneuresse, un ultime combat pour la forêt ». *Empreintes*. Radio-Canada. <https://ici.radio-canada.ca/empreintes/3508/foret-protection-nature-lotbiniere-seigneurie-francine-benoit>.
- Fortin, M., J. Bégin et L. Bélanger (2003), « Évolution de la structure diamétrale et de la composition des peuplements mixtes de sapin baumier et d'épinette rouge de la forêt primitive après une coupe à diamètre limite sur l'Aire d'observation de la rivière Ouareau ». *Can. J. For. Res.* 33: 691-704.
- Gadoury, Marc (1998), *Sir Henri Gustave Joly de Lotbinière: visionnaire et promoteur de la conservation des forêts, au Québec, à la fin du XIX^e siècle*. Mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université Laval, Québec, 117 p.
- Gaudreau, Guy (1988), « L'exploitation des forêts publiques au Québec (1874-1905) : transition et nouvel essor ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(1), 3-26.
- Hamel, Joseph et James McPhee (1836), *Report of the survey and explanation of the Lotbinière Augmentation*. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Famille Joly de Lotbinière, P351, S3, P577, 12 p.
- Héroux, Andrée (1987), « Pierre-Gustave Joly, seigneur de Lotbinière ». *Cap-aux-Diamants* 3(3) : 9-11.
- Howe, C.D. (1918), *Forest regeneration on Certain Cut-over Pulpwood Lands in Quebec*. Reprinted from the 9th annual report of the Commission of Conservation, Ottawa, 15 p.
- Jobin, B., et al. (2019), *Atlas des territoires d'intérêt pour la conservation dans les Basses-terres du Saint-Laurent — Rapport méthodologique version 2, incluant la région de l'Outaouais*. ECCC, MELCC, MFFP, Plan d'action Saint-Laurent, Québec, 170 p.
- Joly, Pierre-Gustave (1841), *Lettre de Pierre Joly à sa femme Julie, 29 avril 1841*. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Famille Joly de Lotbinière, P35, S3, P931A.
- Joly, Pierre-Gustave (1847), *Instructions de Pierre Joly à son agent Louis Magnenat, 28 juillet 1847*. Archives nationales à Québec, Fonds Famille Joly de Lotbinière, P351, S3, P1489.
- Joly, Henri-Gustave (1878), *Rapport sur la sylviculture et les forêts du Canada*. 3^e Parlement du Canada, Documents de la Session n° 9, volume 8, Annexe no 1 pp.1-20.
- Joly, Henri-Gustave (1882), *The returns of forest tree culture. Paper from the Report for the Montreal Horticultural and Fruit Growers' Association*. Montréal, 11 p.
- Joly de Lotbinière, Edmond-Gustave (1902a), « The Danger Threatening the Crown Lands Forests of the Province of Québec Through the Cutting of Pulp Wood as at Present Sanctioned by the Regulations Concerning 'Wood and Forests' ». *Canadian Forestry Association Annual Report*, 3, Ottawa, pp. 102-112.
- Joly de Lotbinière, Edmond-Gustave (1902b), *Lettre à Henri-Gustave Joly, 30 décembre 1902*. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Famille Joly de Lotbinière, P351, S4, SS4, D4 : 25-32.
- Journaux du Conseil Législatif de la Province du Bas-Canada (JCLBC) (1835-36), Appendice (C). Second Rapport du Comité Spécial sur le Commerce du bois de la Province. Liste et valeur des moulins dans le Haut et Bas-Canada, et des Chantiers à Québec*.
- Keyes John, 1985. Patterson, Peter. *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 8, Université Laval/University of Toronto, consulté le 25 mars 2025, https://www.biographi.ca/fr/bio/patterson_peter_8F.html.
- Little, J.I. (2013), *Patrician Liberal: The Public and Private Life of Henri-Gustave Joly de Lotbinière, 1829-1908*. University of Toronto Press, 376 p.
- Parliamentary Papers of Great Britain (1821), *Reports from the Committee Vol VI. First report from the select committee appointed to consider of the means of improving and maintaining the foreign trade of the country. Minutes of evidence*, John Caldwell, pp.66-69.
- Richardson. A.J.H. (1974), « Indications for Research in the History of Wood-Processing Technology ». *Bulletin of the Association for Preservation Technology* 6 (3) : 35-146.



GENIUM 360

**La plus grande communauté
en génie au Québec**

- Formations
- Offres d'emploi et de stage
- Enquête sur la rémunération
- Calculatrice salariale
- Événements
- Rabais commerciaux



[genium360.ca/
devenir-membre](http://genium360.ca/devenir-membre)

**Devenez membre
gratuitement**

**Fabriquer le meilleur bois d'oeuvre au
monde, grâce au meilleur monde !**

Depuis 1958 !

Saint-Pamphile



Amos



Québec



Contact

418-871-2626

info@materiauxblanchet.ca

 [@materiauxblanchet](https://www.facebook.com/materiauxblanchet)



**Matériaux
Blanchet**

CHRONIQUE CULINAIRE

XAVIER « LE COOK » ALLARD, CUISINIER



Par Mireille Allard, fille de Xavier Allard

Mon père, Xavier Allard, est né en 1909 à Nouvelle en Gaspésie dans une famille de 10 enfants. Il a complété sa sixième année d'école et a travaillé à la ferme de son père plusieurs années par la suite.

Après son mariage en 1937 avec Jeanne Gauvreau, le couple s'installe à Saint-Jean-de-Brébeuf afin de participer à la colonisation de ce village pendant 12 ans. Ils y ont exploité la terre et la forêt. Ils ont été des défricheurs, des bâtisseurs et des cultivateurs gaspésiens.

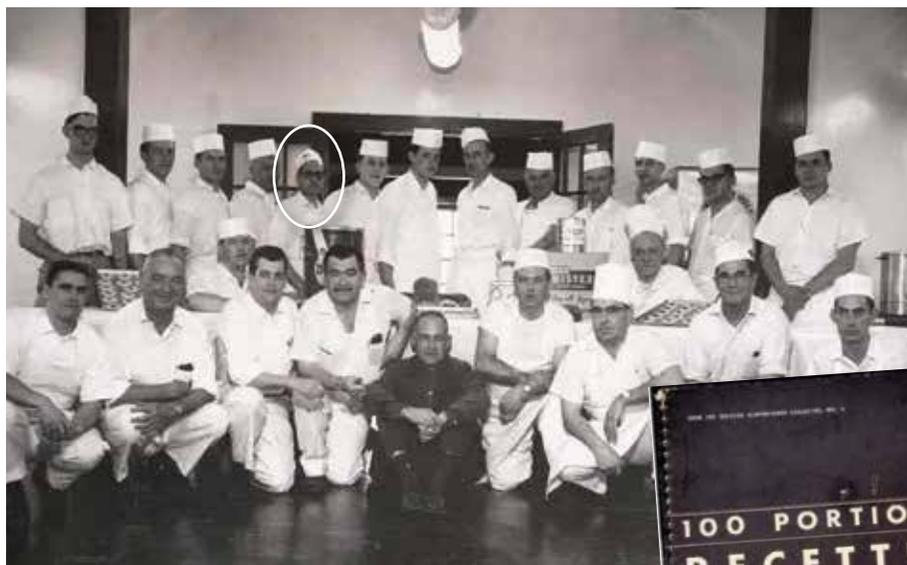
En 1949, notre famille redéménage à Nouvelle avec ses cinq enfants et mon père changea de métier. Deux autres enfants, ma sœur et moi, se sont ajoutés à la famille.

Cette même année, papa commence à travailler en tant que cuisinier sur le traversier *Roméo et Annette* qui effectuait la traversée entre Miguasha au Québec et Dalhousie au Nouveau-Brunswick. Il y travaillait du printemps à l'automne et dormait dans la cale avec les autres hommes d'équipage qui n'avaient pas d'auto pour retourner à domicile. On me raconte que lors

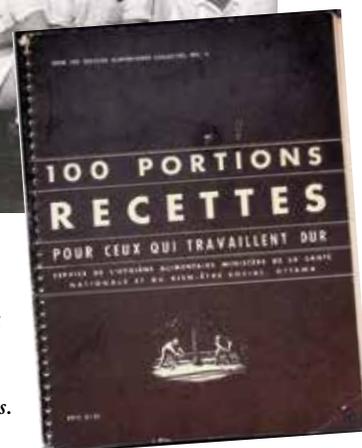
de ses congés à la maison, il amenait parfois de la mélasse et des galettes à la mélasse.

Autour de 1952, mon père travaille alors à la « cook house » de la scierie de la famille Paradis à Nouvelle-Ouest. Le camp engageait une quarantaine de travailleurs et fonctionnait du lundi au samedi

après-midi. Il s'y produisait d'excellents repas et une grande quantité de pains et de desserts. À cette même époque, il aurait aussi travaillé pour d'autres entrepreneurs forestiers dans les forêts autour de Nouvelle, mais nous n'avons pas de données précises à ce sujet.



En 1965, du 28 février au 7 mars, mon père participe à une formation à Fredericton au Nouveau-Brunswick, la Course of Cooking Instruction à la Maritime Forest Ranger School. Il avait été délégué par son employeur, la Bathurst Power and Paper, avec deux collègues. La formation en français était offerte par deux personnes au groupe d'étudiants qui utilisaient le livre *100 portions. Recettes pour ceux qui travaillent dur*. Mon père est dans la rangée arrière, le 5^e à partir de la gauche.



Le Québec se développait et des travailleurs étaient requis un peu partout. De 1958 à une partie des années 1960, mon père a travaillé sur la Côte Nord à Labrieville, Forestville et l'île d'Anticosti pour la Consolidated Bathurst. Mon père m'écrivait de courtes lettres, glissées dans celles de maman. Je sais qu'il y a appris à conduire une camionnette, faisait un peu d'ébénisterie dont deux coffrets en bois pour ma sœur et moi, ainsi que quelques bijoux en acier inoxydable. Ces activités meublaient ses heures de repos. Il venait rarement à la maison, car le moyen de transport était l'avion. La compagnie offrait quelques billets, mais papa n'avait pas l'argent pour s'en procurer d'avantage.



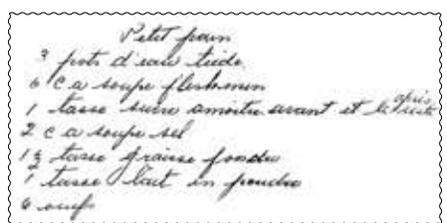
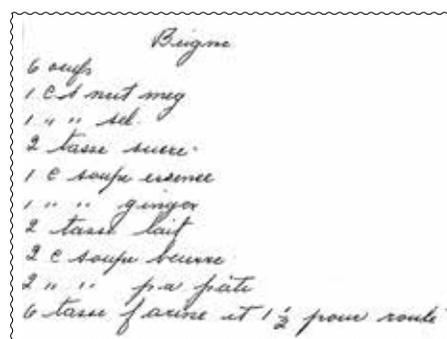
Par la suite, il travaille jusqu'à sa retraite en 1972 dans le Parc de la Gaspésie pour différents entrepreneurs dans les camps de bûcherons, d'une centaine d'hommes parfois. Dans les chantiers, papa se levait à 4 heures du matin et se couchait tôt. En après-midi, il faisait une sieste. Papa aimait faire le pain et les pâtisseries très variées. Il devenait meilleur et on l'appelait «Xavier le cook». Il venait plus souvent à la maison, au mois ou aux deux semaines. Les chantiers étaient ouverts du printemps à Noël. Durant l'été, maman, ma sœur et moi lui rendions visite en taxi pour une journée. Nous étions tellement bien accueillies avec un copieux dîner et quelques gâteries. Avant Noël, il y avait toujours un souper

élaboré de plats traditionnels afin de souligner l'effort des bûcherons. Il arrivait que papa ramène des surplus à la maison pour le temps des Fêtes, puisque le chantier fermait.

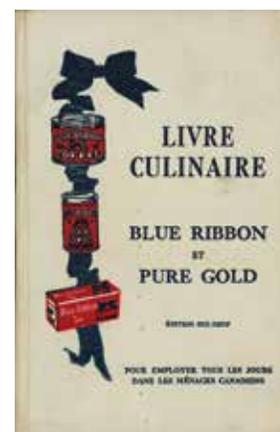
Mon père a pris sa retraite en 1973 après une longue et difficile carrière en cuisine de 23 ans. Sa personnalité joviale et son tempérament calme font qu'il a été toujours apprécié par son entourage. À Nouvelle, affectueusement, les gens l'appelait «Xavier le cook». Il nous a quittés en 2003.



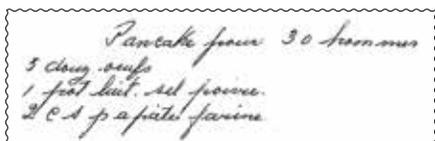
Il semble avoir beaucoup utilisé le livre *Robin Hood Flour Mills* de 1938, livre réimprimé en 1941. Comme il était «cook» assigné à la préparation des pains, gâteaux, biscuits et déjeuners, ce livre a dû lui servir beaucoup en début de carrière.



Mon père possédait un cahier personnel de recettes manuscrites originales qu'il semble avoir utilisé entre 1950 et 1970. Il y a rarement le mode de préparation, le temps de cuisson et la température du four. Les mesures sont d'époque.



Il utilisait, de même que ma mère, le *Livre culinaire Blue Ribbon et Pure Gold*.





Fédération des
**producteurs
forestiers**
du Québec

L'action collective
au service des
producteurs forestiers
depuis 1970



Apprenez en davantage au
foretprivee.ca



SHFQ
Société d'histoire
forestière du Québec
www.shfq.ca

PRIVILÈGES DES MEMBRES

de la Société d'histoire
forestière du Québec

REVUE
Histoires forestières du Québec



CENTRE DE DOCUMENTATION

- Articles
- Bulletins et événements
- Fonds d'archives
- Livres
- Multimédia
- Projet et recherche
- Revue (collection)

DEVENEZ MEMBRE



ABONNEZ-VOUS À NOTRE INFOLETTRE
www.shfq.ca

SUIVEZ-NOUS



À LA RENCONTRE DE JACQUES POIRIER: DES FORÊTS DU MONDE À L'UNIVERS D'HERGÉ



Par Laurence David, stagiaire, Société d'histoire forestière du Québec

C'est un homme au parcours impressionnant, à la voix posée, et au regard vif d'un éternel curieux, que la Société historique forestière du Québec a eu le privilège d'accueillir lors d'une conférence aussi étonnante que fascinante en avril dernier. Jacques Poirier, ingénieur forestier de formation, est bien plus qu'un spécialiste du bois : il est un arpenteur infatigable des forêts du monde, un observateur passionné des biomes, un pédagogue né, et surtout, un homme de terrain, dont les bottes ont foulé la terre de plusieurs continents. De la forêt boréale du Québec à la jungle amazonienne, des mangroves des Caraïbes aux forêts équatoriales du bassin du Congo, Jacques Poirier a consacré sa vie à comprendre, préserver et raconter les forêts.

Son parcours débute en 1970 au sein du ministère des Ressources naturelles du Québec, où il met à profit ses compétences scientifiques et humaines dans l'élaboration de politiques et projets forestiers. Rapidement, il est attiré par le monde du développement international, où il s'illustre comme coopérant dans plusieurs régions du monde, notamment en Amérique

centrale et en Afrique. Trois années passées au Honduras, une autre au Nicaragua, un séjour de deux ans à l'ex-Congo belge : autant de missions qui lui permettent non seulement de mettre ses connaissances en foresterie tropicale au service des populations locales, mais aussi de développer une compréhension fine des écosystèmes menacés et de leur importance dans la lutte contre les changements climatiques.

Ancien président de l'Ordre des ingénieurs forestiers du Québec de 1984 à 1986, Jacques Poirier est aussi un vulgarisateur hors pair. Que ce soit devant une classe universitaire, dans un congrès international ou devant un public curieux rassemblé dans une salle de la SHFQ, il sait capter l'attention, transmettre sa passion, et semer des graines de réflexion durable. Et c'est justement dans cet esprit qu'il a conçu une conférence singulière et originale : « Tintin et les forêts du monde ». Car au-delà de ses réalisations professionnelles, Jacques Poirier est aussi un lecteur passionné, un admirateur de l'œuvre d'Hergé, et un homme assez audacieux pour faire dialoguer le monde de la bande dessinée avec celui de la science forestière.

UNE IDÉE ORIGINALE NÉE D'UNE OBSERVATION MINUTIEUSE

L'idée lui est venue d'un constat simple : personne ne s'était penché de manière systématique sur la représentation des forêts dans l'univers de Tintin. Pourtant, en feuilletant les 24 albums du célèbre reporter à la houppette, il remarque à quel point les décors forestiers sont omniprésents. En menant une analyse rigoureuse des vignettes, il dénombre 3108 cases où apparaît un environnement forestier, sur un total de 18 172 – soit 16,6 % de l'ensemble de l'œuvre. Une statistique plus que significative, qui méritait qu'on s'y attarde.

Son objectif : démontrer que les biomes forestiers jouent un rôle central dans le développement des intrigues, tout en illustrant l'évolution du style graphique d'Hergé au fil des années. À travers les forêts, on peut observer non seulement les progrès techniques du dessinateur, mais aussi son souci croissant du détail, de la véracité, et du respect des environnements qu'il illustre. M. Poirier n'a donc pas simplement lu Tintin : il l'a scruté,

analysé, cartographié, dans une démarche quasi scientifique. Et le résultat est fascinant.

DES FORÊTS D'ENCRE ET DE PAPIER: VOYAGE À TRAVERS LES BIOMES DE TINTIN

Au fil de la conférence, Jacques Poirier nous entraîne dans un véritable tour du monde forestier, à travers les albums d'Hergé. Il débute avec *Tintin au pays des Sovièts* (1929), un album encore rudimentaire dans son style graphique, mais où l'on reconnaît déjà la taïga russe, immense forêt boréale, ainsi que des steppes ponctuées d'arbres providentiels. Le dessin est schématique, mais l'intention est là.

Puis vient *Tintin au Congo* (1931), œuvre controversée pour bien des raisons, mais qui illustre une forêt équatoriale africaine dense, riche en arbres précieux et en savanes. *Tintin en Amérique* (1932) le mène dans les forêts résineuses des Rocheuses, puis dans les grandes plaines herbacées du Far West. À chaque album, une nouvelle forêt, un nouveau biome: la lande écossaise dans *L'Île noire* (1938), les pins de Bosnie dans *Le Sceptre d'Ottokar* (1939), les forêts tropicales insulaires des Caraïbes dans *Le Trésor de Rackham le Rouge* (1944).



Jacques Poirier, dans une pirogue au Honduras, sur le Rio Plátano dans la Mosquitia, patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1982. Cette végétation luxuriante aurait possiblement inspiré les dessins dans *Tintin et l'oreille cassée* ainsi que *Tintin et les Picaros*, qui ont lieu tous les deux dans un pays fictif.

« Quand un forestier chevronné scrute les vignettes d'Hergé, ce sont les biomes du monde entier qui prennent racine dans les pages de Tintin.

Jacques Poirier souligne avec brio comment, à mesure que les albums progressent dans le temps, Hergé raffine ses dessins. Les paysages deviennent crédibles, documentés, parfois même inspirés de photos prises sur le terrain. Dans *Le Temple du Soleil* (1949), les scènes se déroulent dans la forêt amazonienne du Pérou, avec des essences réalistes comme le quinquina, l'hévéa, le tabebuia. Dans *L'Affaire Tournesol* (1956), la campagne du Brabant wallon est peinte avec un amour du détail qui frise la perfection: chênes, bouleaux, églantiers, tous reconnaissables.

Puis, dans *Tintin et les Picaros* (1976), l'action se déroule dans une jungle tropicale qui évoque les pyramides mayas du Guatemala. M. Poirier y reconnaît le biome tropical montagnard, si caractéristique de l'Amérique centrale, région qu'il connaît bien pour y avoir travaillé longuement.

Tout au long de la conférence, il établit des ponts entre ces représentations graphiques et ses propres expériences sur le terrain. Il raconte avec chaleur les forêts luxuriantes du Honduras, les bois arides du Nicaragua, la majesté des forêts du bassin du Congo. Il note aussi les approximations d'Hergé – tel ce bananier dessiné la tête en bas – mais toujours avec bienveillance, admirant le souci documentaire croissant de l'auteur à mesure qu'il collabore avec des experts, notamment dans les années 1950 et 1960.



Jacques Poirier constatant un massacre d'éléphant dans le Parc national de la Salonga dans la République démocratique du Congo accompagné d'un journaliste du *National Geographic* et des gardes du parc.

UNE DÉMARCHE RIGOUREUSE, PRESQUE SCIENTIFIQUE

Ce qui impressionne dans le travail de Jacques Poirier, c'est le sérieux de la démarche. Loin d'être une simple curiosité, son analyse de l'œuvre d'Hergé repose sur une véritable méthodologie: classification des biomes, repérage des espèces végétales représentées, analyse comparative des écosystèmes. Il définit clairement ce qu'est un biome forestier – un ensemble d'écosystèmes partageant une même zone biogéographique – et les identifie dans chaque album où ils sont présents.

Sa conférence devient ainsi une leçon de science douce, à la croisée de la bande dessinée, de la biologie et de la géographie. Il y partage aussi des anecdotes savoureuses: l'analyse météorologique de Tintin, réalisée par un ami climatologue: la réaction d'un public d'élèves devant l'exactitude des plantes dessinées; ou encore les parallèles entre certaines scènes de forêt et les enjeux contemporains de la déforestation.

L'HÉRITAGE D'UN FORESTIER CONTEUR

En écoutant Jacques Poirier, on comprend rapidement qu'il ne s'agit pas seulement d'un passionné de Tintin. C'est d'abord un passionné des forêts qui a trouvé dans l'œuvre d'Hergé une manière originale de faire passer son message : les forêts sont partout, dans notre imaginaire comme dans notre réalité. Elles sont essentielles à l'équilibre de notre planète et leur représentation dans la culture populaire n'est jamais anodine. Il y a, dans les albums de Tintin, une richesse écologique insoupçonnée que Jacques Poirier a su faire émerger avec finesse et intelligence.

« Lire la forêt dans les albums de Tintin, c'est reconnaître que même la bande dessinée peut être un refuge pour l'écologie et la mémoire des écosystèmes.

Cette conférence, unique en son genre, témoigne aussi d'une autre force de Jacques Poirier : sa capacité à relier les mondes. Celui de la science et celui de la culture. Celui du terrain et celui de la théorie. Celui du Québec forestier et celui des forêts du monde. En sortant de cette présentation, on ne lit plus Tintin de la même manière.

On y voit des chênes, des hêtres, des cèdres et des palmiers ; on y reconnaît la taïga, les forêts tempérées, les jungles tropicales. On comprend que chaque trait de plume est aussi une empreinte écologique.

Et surtout, on repart avec une admiration pour cet homme qui, à travers une vie de dévouement forestier, a su allier la rigueur de la science à la magie du récit. Jacques Poirier ne se contente pas d'étudier les forêts : il les raconte, il les illustre, il les partage. Et c'est sans doute là son plus grand accomplissement.



Kruger
**DE NATURE
ENGAGÉE**

Tournée vers l'avenir depuis sa fondation à Montréal il y a plus d'un siècle, Kruger évolue sans cesse afin d'offrir des produits de qualité supérieure tout en assurant une gestion optimale des ressources.

L'approvisionnement responsable est un pilier fondamental de notre approche de développement durable. Notre politique d'approvisionnement en fibres nous permet de nous approvisionner dans des forêts gérées de manière responsable, conformément aux programmes de certification reconnus à l'échelle mondiale tels que le *Forest Stewardship Council*[®], la *Sustainable Forestry Initiative*[®] et le *Program for the Endorsement of Forest Certification*.

kruger.com

Produits de papier tissu | Pâtes et papiers
Cartonnage et emballages | Recyclage | Énergies renouvelables

MERCI !

À NOS PARTENAIRES

Ressources naturelles
et Forêts

Québec



UNIVERSITÉ
LAVAL

À NOS MEMBRES VAN BRUYSSSEL



Bureau de promotion des
produits du bois du Québec
(QWEB)



HÉRITAGE FAUNE
La fondation de la Fédération québécoise
des chasseurs et pêcheurs



Jean-Claude Mercier



Ordre
des ingénieurs
forestiers
du Québec



Fédération québécoise
des coopératives forestières



REXFORÊT



Pierre Cormier



Louis Campeau



Matériaux
Blanchet

CHANTIERS
CHIBOUGAMAU



Association des
Grands Propriétaires
Forestiers du Québec

imaginemj
AGENCE DE COMMUNICATION



Pierre J.H. Richard

FORMABOIS

Domtar

LEBEL

GROUPEMENTS
FORESTIERS
QUÉBEC

À NOS MEMBRES BIENFAITEURS

DGR
CONSULTANTS FORESTIERS

GSF



Réjean Bergevin

CERFO
Centre d'enseignement et de recherche
en foresterie de Sainte-Foy inc.

ANECDOTES

DES FAISEURS DE PAPIERS

Supplément 2025



Par Jean-Paul Gilbert en collaboration
avec François Rouleau, SHFQ

EXCLUSIF AUX MEMBRES

Lisez ou relisez les *Anecdotes des faiseurs de papiers*
et découvrez les nouvelles :

<https://shfq.ca/centre-de-documentation-livre/>



Découvrez nos microprogrammes de 2^e cycle à distance

- **Agroforesterie**
4 cours - 12 crédits
(en classe ou à distance)
- **Changements climatiques**
3 cours - 9 crédits
(à distance)
- **Construction intégrée en bois**
5 cours - 15 crédits
(à distance)
- **Géomatique**
5 cours - 15 crédits
(en classe ou à distance)

ffgg.ulaval.ca

Ville de Québec



UNIVERSITÉ
LAVAL



**DEVENEZ
MEMBRE**

**DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
FORESTIÈRE DU QUÉBEC !**

La SHFQ est un organisme à but non lucratif consacré à la collecte, à la préservation et à la diffusion de l'histoire des forêts et de la foresterie québécoise. Elle produit et diffuse du contenu mettant en valeur les aspects historiques et sociaux de la foresterie québécoise, de ses usages de même que des femmes et des hommes qui, par leur travail, leurs recherches et leurs récits, ont contribué à forger ce pays.

Votre adhésion vous permettra d'accéder à la totalité des documents du centre de documentation du site de la Société, plus particulièrement :

- Revue *Histoires forestières du Québec*, publiée deux fois par an
- Tous les articles publiés par la SHFQ
- Des collections, livres et autres revues à valeur historique
- Des archives et autres documents d'intérêt

Adhésion:

<https://shfq.ca/register/regulier>

